

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

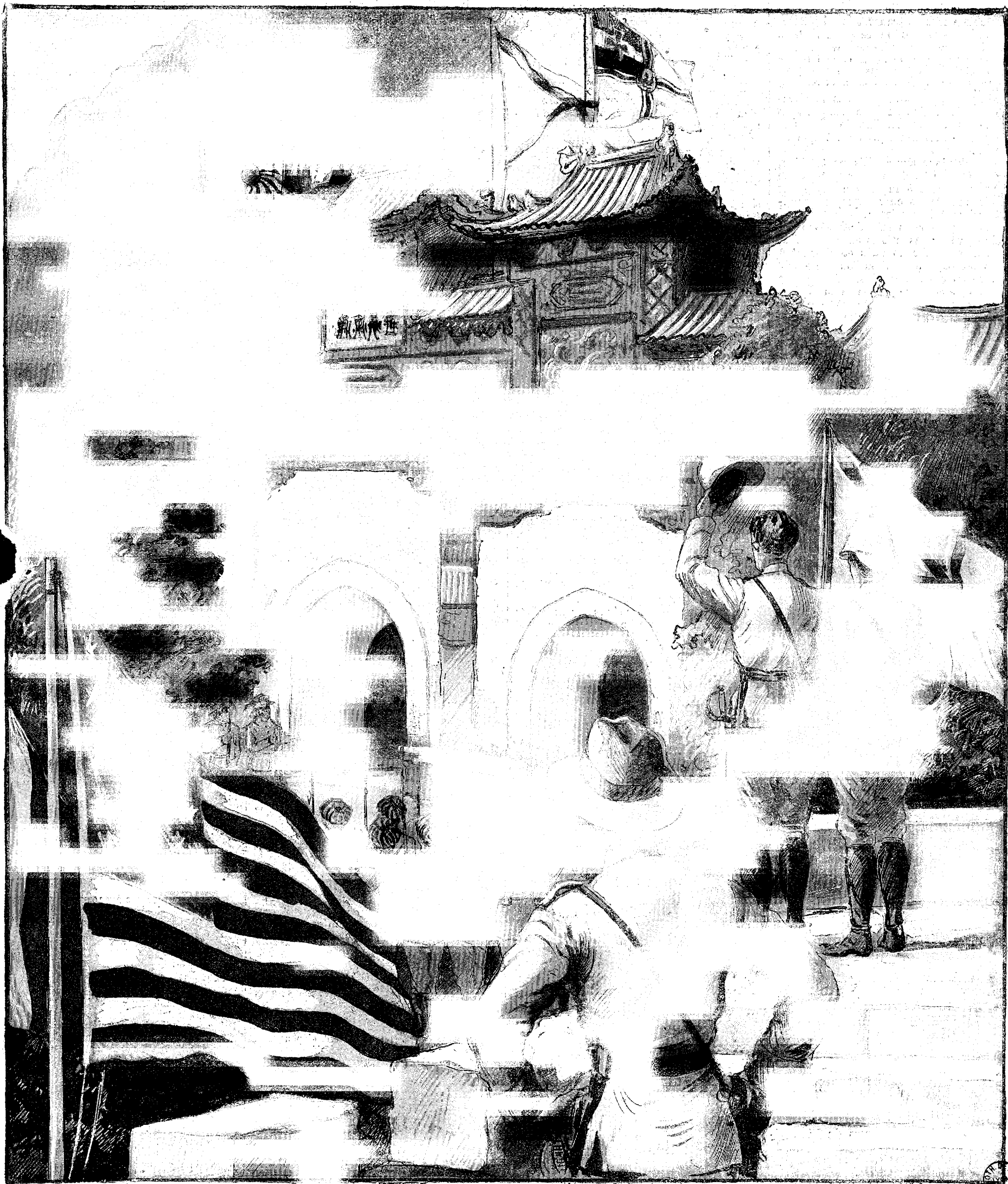
Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
UN AN ET
DEPARTEMENTS

Un an	3 fr.
Six mois	2 »
Trois mois	1 »
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON	

PARAISANT LE DIMANCHE
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 36.
Dimanche 9 Septembre 1900.



La prise de Pékin

Les drapeaux des puissances alliées flottant sur la porte du Palais Impérial.

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Pendant que l'opinion publique, obéissant à cet attrait du nouveau aussi puissant sur les foules que sur les individus, concentrait toute son attention sur les affaires de Chine, à l'autre bout du monde, à l'Extrême-Sud, les Boers accomplissaient de véritables prodiges. La retraite de Dewet poursuivie et traquée par cinq généraux anglais est un des faits les plus étonnants de la guerre transvaalienne, et a forcé l'admiration de ses ennemis eux-mêmes.

Cette entreprise hardie a modifié considérablement la situation des belligérants. Comme le disait Lord Roberts, au lieu de se concentrer pour la résistance, les Boers se sont subitement dispersés et ils obligent l'armée anglaise à se développer sur un front de plus de 500 kilomètres. Dans toute la région de l'Ouest transvaalien, les Boers vont où ils veulent et font ce qu'ils veulent.

Ainsi la ligne de bataille occupe actuellement toute la longueur du Transvaal depuis Barberton, près de la frontière du Swaziland jusqu'à Mafeking. Une autre ligne de guerillas inquiète, plus au sud, les communications anglaises. Ainsi harcelée et tourmentée sur un immense espace, l'armée d'invasion souffre aussi des maladies autant que de l'ennemi.

Le ton des journaux anglais montre bien, du reste, qu'il se développe dans le Royaume-Uni, relativement à la longue durée des opérations militaires en Afrique, un sentiment croissant d'impatience.

A cela, les autorités militaires répondent en faisant valoir les efforts extraordinaires qu'ont à accomplir hommes et chevaux à travers un pays ennemi où l'on opère loin de la voie ferrée. C'est ainsi qu'une partie de la colonne anglaise lancée le mois dernier à la poursuite de Dewet a dû faire plus de 300 milles avant de rallier la colonne de Lord Methuen. En outre, on fait valoir que le système de guerillas adopté par les Boers soumet les troupes anglaises à une épreuve beaucoup plus rude que la tactique adoptée par l'ennemi au commencement de la campagne.

Ces raisons sont incontestablement bonnes, mais elles ne modifient en rien une situation actuellement des plus difficiles et qui peut devenir dangereuse.

Ce qui contribue à augmenter l'énervement de l'opinion publique, c'est qu'au point de vue pratique si intéressant pour tout anglais, la guerre entreprise contre les deux républiques aura des conséquences auxquelles on était fort loin de s'attendre.

Aux frais énormes qui pèsent sur l'Angleterre pour l'entretien dans l'Afrique australe de son immense armée viennent se joindre une foule de frais accessoires, par exemple les indemnités qu'il faut payer aux armateurs allemands dont les cargaisons ont été saisies à Delagoa-Bay contre le droit des gens.

Si puissant qu'ait été en Angleterre le mouvement impérialiste à la fin de l'année dernière, il n'est pas certain que placé dans les mêmes circonstances il parviendrait aujourd'hui à déchaîner une guerre qui comporterait autant d'imprévu.

Mais le sentiment même de ses torts retient aujourd'hui l'Angleterre dans la voie fatale et il est désormais certain qu'elle ira jusqu'au bout du crime.

Les accidents de chemins de fer et de tramways se sont, depuis quelques semaines multipliés, en divers pays, d'une façon vraiment inquiétante. Le public s'alarme, non sans raison, et demande que de sérieuses précautions soient prises pour garantir sa sécurité. On est moins timoré, en Amérique, où l'on se laisse aller à des fantaisies qui deviendraient facilement homicides. C'est ainsi qu'un match tout à fait curieux et incontestablement nouveau s'est couru tout dernièrement aux Etats-Unis entre un tramway électrique et un train de voyageurs du Missouri Pacific Railway. Et, chose plus surprenante encore, surtout en Amérique où les chemins de fer passent pour détenir le record de la vitesse, c'est le tramway qui a gagné la course.

Le match en question, d'ailleurs, n'avait rien de préparé et s'est produit tout à fait fortuitement dans la vallée du Missouri entre Pommeroy et Wolcott sur un parcours de quatre milles, pendant lesquels les voies du chemin de fer et du Kansas City Tramway courent parallèlement les unes aux autres. Par suite d'un changement d'horaires il se trouva que l'express du Missouri Pacific Railway et le tramway quittèrent l'un la gare, l'autre la station de Pommeroy exactement à la même heure.

Tout d'abord, la locomotive ayant marché plus rapidement, le train prit la tête, mais bientôt l'électricité rattrapait la vapeur

et la dépassait même, le tramway marchant à une allure de près de 90 kilomètres à l'heure et gagnant deux longueurs.

Jamais on n'avait vu semblable course folle sur les rails, et jamais non plus pareil « excitement » chez les voyageurs des deux véhicules. Mis en goût par cette première expérience, les conducteurs se proposent, paraît-il, de recommencer à bref délai ce match passionnant.

Il paraît que toutes les places disponibles sont depuis longtemps retenues en vue de cet événement et que nombre de gentlemen, voire même d'audacieuses ladies, ont versé la forte somme pour se procurer cette émotion inédite.

Sans trop chicaner les plaisirs du prochain, on peut n'éprouver qu'un goût fort modéré pour de semblables exercices.

Encore une petite histoire bien américaine :

Le « Philadelphia Times » raconte qu'un gamin de la ville, Jacob Best-Wieck, âgé de six ans, est en ce moment l'objet de l'envie de tous les enfants.

Il jouit en effet de cette singulière propriété de pouvoir siffler avec son estomac et bien qu'il doive à un pur hasard cette facilité surprenante, on ne se lasse pas de l'admirer.

Il paraît que, par contre, Jacob Best-Wieck est excessivement ennuyé d'un talent qu'il n'avait point désiré.

Il a en effet avalé il y a quelque temps un sifflet de fer blanc avec lequel il s'amuse à assourdir ses voisins. Le sifflet est maintenant dans son estomac et, plusieurs médecins n'ayant pas réussi jusqu'à présent à délivrer le pauvre Jacob de ce jouet peu digestif, chaque fois que l'enfant tousse il fait entendre un sifflement aigu qui cause l'admiration de tous ses camarades.

L'histoire est amusante, mais quelque peu suspecte en raison de son origine américaine.

Quelques sceptiques assurent déjà que le jeune Philadelphien doit avoir avalé un canard. C'est assez probable et il faudrait mal connaître le tempérament américain pour douter qu'il fera prochainement des petits.

NOS GRAVURES

LES TROUPES INTERNATIONALES PLANTANT LEURS DRAPEAUX SUR LA PORTE DU PALAIS IMPÉRIAL, A PÉKIN.

L'entrée de l'armée internationale à Pékin a été précédée de quelques combats, mais les troupes chinoises n'ont pas disputé le terrain avec l'acharnement auquel on paraissait s'attendre.

Les combats ont été plus vifs à l'intérieur de la ville. Finalement, les alliés ont ouvert une brèche dans les murs de la Ville Sainte avec la dynamite et ont bombardé le palais. Après une résistance acharnée, les Chinois cédèrent finalement sur tous les points.

Les commandants des troupes alliées, parvenus sous les murs de la cité impériale firent immédiatement hisser sur les principaux édifices les drapeaux des différentes nationalités, en signe de prise de possession.

Notre gravure de première page montre d'après un document exact, l'accomplissement de cette cérémonie sur la porte principale de la Cité Sainte.

EXPOSITION DE FLEURS DANS LES SERRES DU COURS LA REINE.

Le huitième concours des fleurs et fruits de la saison vient de s'ouvrir dans les serres de la Ville de Paris, au Cours la Reine. Les horticulteurs ont réalisé là des merveilles et ces vastes galeries sont devenues de véritables sanctuaires de nuances et de parfums. Rien ne saurait décrire la fraîcheur et l'éclat des décors harmonieux formés par les corbeilles de reines marguerites, de dahlias, d'œillets, de phlox et de géraniums. Les glaïeuls, les cannas et les cyclamens qui fleurissent aussi à cette époque de l'année forment également des massifs très heureusement disposés.

D'autres espèces rares et précieuses sont mises en relief de la façon la plus originale, telle, par exemple, la « Génoise » plante entièrement nouvelle qui présente une grande analogie avec le Chrysanthème.

De superbes plantes d'ornement, célestes à panaches, aux éclatantes nuances pourpre et or, bégonias de dimensions extraordinaires, etc., contribuent pour une large part à l'effet décoratif général.

Le succès de cette exposition a été d'autant plus vif que le goût des fleurs s'est, à notre époque considérablement développé.

LE GRAND TAMBOUR

L'Empereur Meng-Fou-Tsi régnait en ce temps-là sur la Chine des Meng, dont la capitale était Nang-King. C'était le bon temps pour les savants, les lettrés et les érudits, car le prince aimait naturellement beaucoup les sciences et les arts. Aussi, la classe des mandarins, déjà fort en faveur sous le règne du précédent empereur, avait-elle, avec Meng-Fou-Tsi, accaparé tous les emplois ou à peu près.

Occupé dans son palais à compulser les archives anciennes, parmi lesquelles se trouvaient les vieux manuscrits combien vénérables où l'immortel Kouang-Fon-Tsen, celui que nous appelons Confucius, avait consigné sa doctrine, l'empereur laissait les fonctionnaires opérer à leur guise. Ceux-ci, à peu près sûrs de l'impunité, en profitaient pour pressurer indignement le peuple et extraire des impôts innombrables pour la satisfaction de leurs seuls appétits.

Aussi, bien qu'au fond, Meng-Fou-Tsi fût un prince bon et équitable, sa déplorable faiblesse l'avait-elle fait haïr de ses nombreux sujets.

Il eut un jour la preuve de cette sourde aversion, alors qu'invité par ses médecins à changer d'air pendant quelques mois, il parcourut une partie de son immense empire.

La tradition veut que personne au monde ne puisse se vanter d'avoir vu les traits du Fils du Ciel, dont un seul regard doit faire rentrer sous terre le plus haut placé de ses sujets.

Cette règle, que même en ce temps-là on commençait à laisser tomber en désuétude, du moins dans l'intérieur du palais impérial où le souverain se montrait couramment pour converser avec ses familiers, cette règle était à peine en vigueur dans les déplacements de Meng-Fou-



Tsi qui ne se cachait à son peuple que par habitude et eût été fort heureux de voir les gens accourir sur son passage pour lui souhaiter vie et prospérité.

Au lieu de cela, un silence morne, les rues désertes, les maisons fermées comme pour un deuil public, tel fut le spectacle que réservèrent à leur souverain légitime les fidèles habitants de ses provinces.

En vain, les courtisans firent-ils battre le tambour pour attirer les populations sur le passage du cortège, en vain multiplièrent-ils les affiches et les proclamations, une sorte de conspiration du silence s'était établie spontanément et la situation demeurait excessivement tendue.

Inconsolable de cet accueil, le bon roi fit un triste voyage et rentra dans sa capitale plus malade qu'il en était parti, tant sa peine était grande.

Dès qu'il se vit de nouveau au sein de ses chères paperasses il faillit oublier sa déception, une fois cependant il eut trouvé le secret de ce qu'il considérait plus comme un oubli que comme une protestation véritable contre son régime qu'il considérait, dans son ignorance, comme très paternel.

Evidemment, se dit-il, la plupart de mes sujets n'ont pas entendu les avertissements de mon passage, sans quoi ils se fussent empressés de venir me rendre hommage; la faute en est à mes stupides mandarins.

Et, furieux, il frappa sur un gong retentissant, avec une telle force qu'il se brisa l'ongle du petit doigt, ce qui le mit de plus méchante humeur encore.

Une dizaine de courtisans se montrèrent, humblement prosternés et tremblants devant la colère du potentat.

— Qu'on aille me quérir Liu-Siu, mon sorcier, clama l'empereur, et s'il n'arrive pas à l'instant, qu'on lui tranche la tête!

Une minute ne s'était pas écoulée que les gardes amenèrent, tout flageolant d'épouvante, le pauvre Liu-Siu, plus mort que vif.

Mais, déjà, la fureur du souverain s'était un peu apaisée.

— Liu-Siu, lui dit-il, mon peuple ne m'a pas acclamé comme il le devait, lors de mon dernier voyage. Je ne crois pas que mes sujets aient lieu d'être mécontents de leur sort. Ne les protégeons-nous pas contre les ennemis du dehors, la justice n'est-elle pas régulièrement rendue, les impôts ne sont-ils pas raisonnables et peu élevés? jamais l'empire n'a été plus prospère, il est donc impossible que cette indifférence, qui m'a été si pénible, soit motivée par autre chose que par un oubli de votre part, à tous qui marchez au-devant de moi et n'avez

pas su prévenir à temps mes sujets de la venue de leur souverain. Les malheureux, surpris à l'improviste, n'avaient pas eu le temps de préparer les compliments d'usage, et, plutôt que de paraître au-dessous de leur tâche, ils ont préféré ne pas se montrer.

Ba raisonnant ainsi, Meng-Fou-Tsi était conséquent et logique avec lui-même; de bonne foi il se croyait le plus paternel des souverains alors que, par faiblesse, il laissait commettre en son nom mille exactions de tous genres.

Ce n'était pas au tremblant Liu-Siu qu'il appartenait de démentir son auguste maître, il n'en eût pas possédé le courage.

D'ailleurs, le Fils du Ciel continuait en ces termes :

— Liu-Siu, ton art te met à même de me donner satisfaction. Je veux que tu me construises un grand tambour, assez puissant pour que le son s'en entende à cent lieues d'ici. — Le lien était une mesure équivalente à vingt fois la longueur de notre mètre environ. — Prends donc mon trésor la somme qu'il te faudra, mets-y le temps nécessaire, n'épargne rien, mais je veux que l'instrument soit parfait. Je verrai alors si mon peuple s'est réellement détaché de moi ou s'il n'avait pas été suffisamment prévenu.

Liu-Siu, de moins en moins rassuré, risqua une timide observation.

— Si tu ne peux te charger de ce travail, c'est que ta science est vaine et ton emploi inutile, je te ferai décapiter.

L'infortuné mandarin baissa encore la tête.

— Majesté, dit-il, pour réussir comme je l'espère, il me faudra du temps.

— Combien?

— Un an.

— Un an, soit. Mais sois de parole, car je n'oublierai pas non plus ma promesse.

Le sorcier sortit à reculons, en se prosternant et partit, désespéré à l'avance de l'inutilité de ses efforts.

Il fut quelques jours à chercher une idée pour se tirer d'affaire. Ce fut laborieux, mais l'idée que sa vie ne tenait plus qu'à un fil, qu'avant un an sa tête ne tiendrait plus sur ses épaules, suggéra à Liu-Siu une merveilleuse invention.

Ainsi qu'il lui avait été permis de le faire, il se fit ouvrir la caisse du souverain, en sortit des richesses incalculables qu'il entassa dans un coin retiré de la ville.

Puis il rédigea une proclamation et la fit porter porter jusque dans les villes et les villages les plus retirés de l'empire.

Voici ce qu'il annonçait :

« Cette année, notre bien-aimé souverain, Fils du Ciel et de la Lune, Empereur très puissant des Etats du Milieu, dont la bonté égale celle des dieux, entend répandre partout ses bienfaits : il veut déployer toute son affection pour ceux de tous ses sujets qui sont pauvres et indigents. Que les malheureux se lèvent à sa voix et se rendent au palais impérial pour jouir de sa munificence. »

Au fur et à mesure que les hérauts parcouraient les campagnes, une armée de malheureux se levait et prenait la route de la capitale, bâton à la main, le bissac sur le dos, les plus valides soutenant les autres.

C'était une véritable levée en masse des misérables, opprimés par les mandarins prévaricateurs. Bientôt, la foule devint si dense sur les grandes artères de l'empire, que toute circulation en fut suspendue.

Plongé dans ses chères archives, Meng-Fou-Tsi ne voyait rien de tout ce qui se préparait à cent lieues de se doubler de cet exode.

L'année du délai accordé à Liu-Siu était expirée. L'Empereur fit appeler le sorcier et l'interpella :

— Eh bien ! ce grand tambour est-il construit?

— Oui, Majesté.

— Qu'attends-tu pour l'essayer?

— Sire, je désire que Votre Majesté daigne prendre la peine de sortir du palais et de visiter l'intérieur du royaume. Je lui promets qu'Elle entendra le grand tambour, dont les sons retentissent non seulement à la distance de cent lieues, mais jusqu'aux plus lointaines bourgades de l'Empire du Milieu.

— Je serai curieux de voir cet instrument, fit l'Empereur. N'exagères-tu pas sa puissance?

— Non, Sire, et si je mens, je suis prêt à subir la peine qu'il plaira à Votre Majesté de m'appliquer.

Lors donc, l'Empereur monta en palanquin et se mit à parcourir la campagne. De tous côtés il vit venir à lui le peuple, qui marchait en rangs pressés. L'accueilant avec des acclamations.

— Quelle différence avec mon voyage de l'an passé, songea le bon Meng-Fou-Tsi. Et qu'il eût bonne idée j'ai eue de faire construire ce grand tambour, car sans nul doute, c'est à ses sons que se lève tout ce peuple. Mais où donc est Liu-Siu que je le complimente. Le sorcier n'était plus loin, et il fut bientôt trouvé.

— Sorcier, tu as bien travaillé; je vois que la multitude qui m'entoure a été prévenue de mon passage. Mais dis-moi, pourquoi si ton tambour s'entend d'aussi loin que tu le disais, pourquoi n'ai-je pas moi-même entendu?

Liu-Siu se sentait depuis longtemps à cette question et à ce moment critique, se jeta à plat ventre dans la poussière, dans la pose du suppliant.

— Puissant empereur, dit-il, quand l'an passé vous me donnâtes l'ordre de construire un tambour dont le son s'entendit à plus de cent lieues, je fus sur le point d'offrir tout de suite ma tête au bourreau, tant la tâche me paraissait difficile et ardue.

Mais je réfléchis et ne tardai pas à me convaincre qu'une peau d'onagre desséchée et deux mauvais cercles de bois ne pourraient jamais propager assez loin l'hommage pompeux de vos bienfaits.

Vous m'avez autorisé à puiser dans le trésor

impératif pour construire mon instrument. J'ai pris tout ce qu'il renfermait d'or et de choses précieuses. Ces trésors, je les ai distribués sous forme de vivres et de vêtements à tous les nécessiteux de votre empire.

Une proclamation générale les a fait venir de tous côtés, et des quatre points de l'horizon ils sont accourus à la source des bienfaits comme des enfants affamés volent vers leur tendre mère.

Aujourd'hui, ma tâche est achevée; la pauvreté est chose inconnue dans tous vos immenses États. Tous les malheureux d'ici vous remercient et leurs actions de grâces retentissent de toutes parts.

Les sons du grand tambour n'eussent jamais porté aussi loin.

L'Empereur comprit la leçon. Il fit relever Liu-Siu et le récompensa magnifiquement, en le nommant son premier ministre.

Convaincu que cet homme si avisé ne pouvait manquer d'être un administrateur de la plus grande valeur, il lui donna autorité absolue sur les fonctionnaires de tout ordre.

Bientôt les abus cessèrent, les finances redevinrent florissantes, et le peuple délivré des tyrans qui l'opprimaient, se vit revenir à l'ère d'or.

C'est pourquoi l'histoire impartiale, conservant le nom de Liu-Siu, et ajouta à celui de l'Empereur Meng Fou-Tsi l'épithète de Bien-Aimé.

PIERRE VAUTIER.

Regrets

Ils demeuraient à quelques pas l'un de l'autre rue Tournefort, en ce petit coin de province que le Panthéon semble défendre contre l'envahissement tapageur des écoles et les fantaisies subversives de l'édilité parisienne.

Qui viendrait pour la première fois dans ce quartier serait surpris de son air monastique, de son aspect dévotieux et vieillot, du calme de ses rues resserrées et désertes, sans trottoirs pressés, où le soleil n'éclaire que le toit des maisons, fait ressortir encore la grisaille des façades aux fenêtres invariablement closes; les portes sont étroites et basses, éraillées par la tristesse de l'ensemble, les rez-de-chaussée protégés contre l'indiscrétion des rares passants par des volets taillés en plein bois et souvent maintenus par une barre de fer dont la rouille pleure sur les pavés. De loin en loin s'érige une chapelle ignorée, sans inscription; parfois un prêtre, tête nue, traverse la voie, s'efface, une porte grince, un roulement de voiture meurt le silence, une silhouette fuit le long des murs dans la pénombre, laisse retomber derrière elle comme un bouillard.

Tous deux avaient depuis longtemps dépassé la soixantaine. Mlle Fulgence était née sous les Cent jours, et M. Bernard ayant salué de ses premiers vagissements la rentrée des alliés. Il eût été certes difficile de leur accorder, à lui ou à elle, un peu de cette beauté que notre géné-



reuse indulgence concède si facilement d'ordinaire aux femmes ou aux enfants : mais de leurs rides, de tout leur corps flétri s'échappait un souffle si tenu, si plaintif, qu'on n'eût point remarqué leur laideur. Ce qu'ils étaient, ils avaient dû l'être, toujours, voués à l'éternelle pitié, source de leur éternelle souffrance. Parvenus à cet âge où l'homme et la femme ne découvrent plus en eux que les différences consacrées par le souvenir, ils eussent pu, ayant vécu de la commune vie, trouver dans le hasard qui les isolait l'occasion d'unir leur courage sur le seuil de la tombe; mais jetés dans le célibat en dehors des lois de nature, ne voyant à côté de la solitude que les efforts jadis tentés pour s'y soustraire, ils s'étaient coudoyés sans même se donner un sourire, sans que la similitude de leur vieillesse leur inspirât autre chose que l'humaine commisération des mourants pour ceux qui vont mourir.

Cependant ils se rencontraient quotidiennement, tantôt à leur porte, tantôt au Luxembourg par les après-midi ensoleillés; tantôt et surtout dans les boutiques avoisinant leur domicile; et chaque fois ils évitaient tout contact, se tournaient le dos obstinément, feignant de réfléchir ou de ne point entendre quand un commerçant accablait leurs noms :

— Mademoiselle Fulgence! Monsieur Bernard! Bien le bonjour!

Ce rapprochement les gênait; ils ne répondaient pas, ou répondaient à peine, cachant jusqu'au son de leur voix, et s'en allaient avec hâte.

De leur histoire on ne savait rien; jamais, depuis quinze ans, ils n'avaient ouvert la bouche sur leur passé; il n'existaient que pour ceux-là seuls qui tiraient quelque profit de leur indigence, et encore les modestes besoins de leur sénilité bien qu'il contribuassent au bien-être de quelques-uns, engendraient-ils plus d'ironie que de respect et de reconnaissance.

« Ils n'en ont plus pour longtemps », disaient

les bonnes gens qui les fournissaient, et cette prédiction n'impliquait pas méchanceté; appréhendant de perdre le maigre apport des vieillards et d'avoir à suspendre ne fût-ce qu'un moment, l'édification de leurs pauvres châteaux, ils jouaient naïvement avec leurs craintes pour se procurer la satisfaction d'en constater le lendemain l'infirmité.

C'était là tout l'intérêt soulevé par ces deux existences qui s'éteignaient.

Or, un matin — c'était le jour de Pâques — comme Mlle Fulgence sortait, sa concierge l'appela :

— Mademoiselle! Une lettre pour vous!

— Pour moi!

La vieille fille souleva sa fauchon de laine noire, passa ses doigts sur son front luisant. Qui donc pensait à elle, encore?

— Voilà, poursuivit la femme, en tendant un faire-part de décès: ça n'a pas grande importance; le père Bernard, qui est mort. Alors, comme il était seul, cet homme, sans famille, sans rien, on a envoyé des lettres dans le quartier. C'est sa propriétaire qui a eu cette idée-là... Si quelquefois il y avait des personnes pour le conduire là-bas... Qu'il ne s'en aille pas comme un chien! On l'enlève tout à l'heure, peut-être même maintenant... Vous le connaissiez bien, le père Bernard?

Mlle Fulgence avait ouvert l'enveloppe, regardé le pli sans le lire, étranlement troublée par ce deuil qui réveillait tant de lointaines douleurs, et par le sentiment tout à coup ravivé de sa propre existence.

Sans famille! d'autres qu'elle n'avaient donc traversé le monde que pour assister à des agonies!

Elle chevrota :

— Oui, de temps en temps, je l'apercevais...

— C'est tout... il était très renfermé...

— Un peu sauvage même, comme tous les vieux garçons.

— Vieux garçon?

— Il paraît! On a découvert cela hier dans les papiers... car il n'était pas causeur, en effet, le père Bernard; moi, je m'en étais toujours douté! Un veuf, voyons, a des parents quelque part... lui ne recevait-elle qui vive, et les facteurs ignoraient son nom sûrement.

Un triste sourire plissa les lèvres de Mlle Fulgence.

— C'est comme moi, dit-elle.

Elle arriva dans la rue au moment où le corbillard s'ébranlait; quelques personnes, rassemblées devant la demeure du défunt, jasaient, commençaient à s'agiter avant le baisser complet du rideau, commentaient le dévouement, et témoignaient déjà par des gestes vagues d'adieu ou d'insouciance du désir de retourner à leurs affaires.

Elle frôla le groupe, évita de s'y mêler.

Un homme dit :

— Vous êtes pressée, mademoiselle Fulgence?

Elle branla la tête, continua d'aller, trottant menu vers le cercueil.

Le char vira, se montra de flanc, coupé par le profil d'un croque-mort, et s'abîma dans une rue.

Elle, à son tour, s'effaça.

Par des rues et des chemins inconnus, longtemps, longtemps elle marcha.

Le cimetière apparut enfin; elle entra, suivant de loin le drap noir qui lentement glissait sur le sable; puis devant la fosse où l'on venait de descendre le dernier arrivant elle se signa... passa... et s'éloigna par les allées vêtues de pierres blanches en tenant à deux mains son cœur de vieille fille d'où s'exhalait une prière pour celui qui peut-être l'aurait aimée.

ALBERT DELVALLÉ.

PETIT TROU PAS CHER

Je ne suis pas riche, mais je connais un certain nombre de mes concitoyens qui sont affligés de la même calamité. Aussi ai-je un peu moins honte à l'avouer.

Par la même occasion j'avouerai aussi facilement que, pour mes vacances, je m'étais enquis d'un « petit trou pas cher », dont on a fait, hélas, quelque abus, depuis la découverte de ces édens à bon marché.

Eh! bien, tel que vous me voyez, je reviens furieux de ma villégiature et je me demande si je n'aurais pas mieux fait de la passer aux Buttes-Chaumont!

D'ailleurs, je vais vous soumettre le cas.

Sur la foi d'un renseignement puisé dans une des nombreuses publications qui s'éditent à cette époque de l'année j'étais parti pour une très modeste plage bretonne où la vie à l'hôtel ne devait coûter que cinq francs par jour. Au prix où est la dentelle c'est pour rien.

Je débarque donc un beau matin dans ce petit trou et immédiatement deux garçons d'hôtel veulent s'emparer de ma valise.

L'un criait :

— Par ici, Monsieur, l'hôtel de la Plage!

L'autre clamait :

— Venez avec moi, Monsieur, à l'hôtel des Bains.

Ce sont les seuls hôtels de la localité.

J'avais jeté d'avance mon dévolu sur l'hôtel des Bains et je ne pouvais manquer à la parole que je m'étais donnée à moi-même : je suivis le garçon de cet hôtel.

Le patron me reçut d'une façon charmante et tint à m'installer lui-même dans une chambre qui, pour avoir vue sur la mer n'en était pas moins médiocrement meublée. Mais, en voyage!

Le lendemain matin après une nuit reposante, je me levai propriétaire d'une fameuse paire de la mer entrant par la fenêtre ne faisait qu'aviver.

Dans l'escalier je rencontre le garçon :

— Avez-vous du café au lait, lui demandai-je?

— Ah! Monsieur déjeune le matin? répliqua-t-il d'un air étonné.

— Comment, si je déjeune!... Est-ce que vous vous figurez que je suis venu ici pour vivre de privations?

— C'est que... c'est que... le petit déjeuner est en plus.

— Que me dites-vous là?

— La vérité... demandez au patron!

— Laissez-moi vers cet homme!

Il m'y conduisit.

— Qu'apprends-tu, dis-je à celui-ci, que le petit déjeuner du matin est en sus.

— Oui, Monsieur, répondit l'hôtelier aimablement mais imperturbablement.

— Mais, cependant, votre annonce!...

— Mon annonce dit que pour cinq francs on a droit aux repas et à la chambre... mais, le petit déjeuner n'est pas un repas.

— C'est un traquenard!

— Non, c'est une collation.

— Et combien coûte cette collation?

— Un franc cinquante.

Je faillis éclater de colère, mais j'avais une



faim si cannibalesque que je passai par la mesure draconienne.

Au déjeuner de midi une autre surprise m'était réservée. Comme, après avoir vainement attendu qu'on me servît le café à la suite du dessert, j'interpellais le garçon, celui-ci, avec le même air idiot du matin, me répondit :

— Ah! Monsieur prend du café?

— Oui, j'ai cette louable habitude... Mais, est-ce que ce serait aussi en plus du prix convenu?

L'interrogé ne souffla mot et rougit. Alors, je compris et me levai précipitamment de table pour aller faire une scène violente au patron.

Le digne homme me laissa crier, tempêter et lorsque j'eus fini de le couvrir de toutes les invectives que l'indignation me faisait venir sur la langue, il eut un sourire condescendant.

— On voit bien, dit-il, que Monsieur n'est pas habitué aux grands hôtels...

— En effet, puisque je suis descendu ici, l'interrompis-je fort impoliment.

— Sans quoi, il saurait que le café est un supplément et qu'il se boit à l'estaminet... Mais, que Monsieur se rassure, j'ai un estaminet... et le café n'y coûte que soixante centimes.

Je dus encore passer par où le terrible hôtelier, sous peine de rompre violemment avec mes chères habitudes et je dus payer deux francs dix centimes de supplément, ce qui écorça mon budget.

Cependant, j'étais arrivé à me passer du déjeuner du matin en mettant subrepticement un peu de pain dans ma poche, la veille, que j'allais dévorer au loin sur la grève et je m'abstinais dorénavant de café.

L'hôtelier ne semblait pas me garder rancune de le priver d'une partie de recette.

Un jour il m'offrit bénévolement d'aller faire un tour sur la mer, en barque; j'acceptai, confiant.

Il y avait une demi-heure que nous étions sur les flots sales lorsque mon conducteur simula un accident et faillit faire sombrer la barque. J'y attrapai un joli mal de mer et une forte émotion qui me mirent trois jours au lit.

Je m'ennuyai mortellement pendant ces trois jours d'indisposition malgré les visites que me faisait le maire de la localité et dont je ne me rendais pas bien compte de l'objet. Aussi, est-ce avec le plus grand plaisir que le matin du quatrième jour je pus me mettre sur pied et aller sur le bord de la mer à laquelle je ne gardais pas la moindre rancune.

Or, le soir, en rentrant à l'hôtel pour dîner, on me remit une petite note qui venait du maire. J'appris du même coup qu'il était médecin et que les visites qu'il m'avait faites s'évaluaient à cent sous chacune, ci : quinze francs.

Je ne restai pas vingt-quatre heures de plus dans ce « petit trou pas cher »... d'autant plus que j'appris que la promenade en bateau était le coup classique pour les clients récalcitrants et que l'hôtelier avait un intérêt sur les visites du médecin.

EDMOND CHAR.

A CHACUN SA TACHE

Sans être un paresseux dans toute la force du terme, Jacques Bréchu n'était pas non plus de ces gens qui se tuent au travail. Il estimait peut-être avec raison qu'à chaque jour suffit sa peine et que quand l'homme des champs a peiné toute l'année, du premier janvier à la Saint-Sylvestre, qu'il a, penché sur la glèbe arrosée de sa sueur les sillons du champ ancestral, il a accompli rude besogne.

Aussi une petite flânerie de temps à autre, une

halte à l'auberge, en partant pour le labour, ne lui déplaissent-elles pas à l'occasion.

Certes, c'est une chose fort compréhensible et personne n'y eût trouvé à redire, pas même la Bréchu, une vaillante et vigoureuse femme pourant, si maître Jacques n'eût, à l'occasion, émis une opinion peu charitable sur le sexe qui représente la plus belle moitié du genre humain.

— Les femmes, disait-il, ne m'en parlez pas! ce sont toutes des propres à rien! Toute la journée elles tournent et retournent, vont et viennent dans leur maison pour, à la fin de la journée, n'avoir produit d'autre travail utile que d'apprêter le repas. Et encore ce repas n'est-il pas souvent prêt à l'heure.

Ce dernier reproche constituait le grand cheval de bataille de Jacques Bréchu, lorsqu'il attaquait sa compagne.

Et cependant, l'heure de la soupe.

Un jour cependant que Marie-Jeanne, sa femme, était un peu plus en retard que de coutume, ayant été occupée après une couvée de poulets, l'orage éclata.

— Alors, le souper n'est pas encore prêt aujourd'hui?

— Non.

— C'est honteux!

— J'ai eu affaire... tu m'embêtes.

— Et quoi? grands dieux!

— Une quantité de choses.

— Ecoute, tu ne me feras pas accroire que tu n'as eu le temps de finir à l'heure voulue les occupations. Tu flânes, tu bavardes avec les commères voisines et ton ouvrage reste en panne. Voilà la vérité; je suis bien sûr que moi, à ta place, j'aurais abattu vingt fois plus d'ouvrage et que mon souper aurait été fait.

— Veux-tu l'essayer demain?

— Oui, pourquoi pas? Tu iras à ma place à la charrue, par exemple.

— Certainement. Et toi, tu soigneras les bêtes, tu feras la cuisine et le ménage?

— Oui, oui. Compte sur moi là-dessus. Tout sera en ordre et je te garantis qu'on n'attendra pas après la soupe pour se mettre à table.

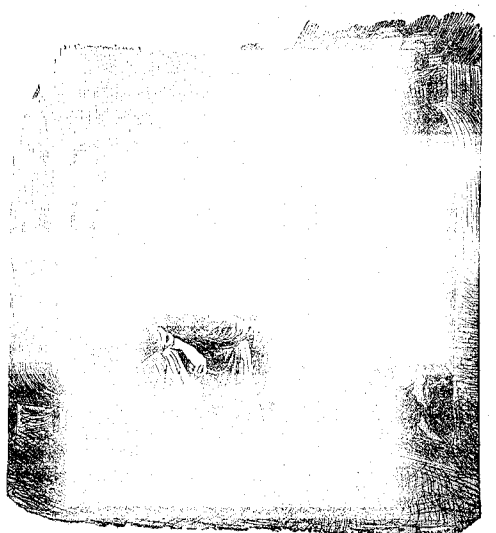
— Eh bien! affaire conclue, mon homme, tapons là.

— Tapons là.

Là-dessus, comme pendant le feu de la discussion, la chaleur de l'âtre avait achevé de cuire le repas, les deux époux s'assirent l'un en face de l'autre à table et se mirent à manger sans plus songer à leur querelle.

Le lendemain, comme il était convenu, dès avant l'aube, Marie-Jeanne descendit à l'écurie donner l'avoine aux chevaux, prépara les harnais, jeta un coup d'œil à la solidité des traits, cassa une croûte sur le pouce, but un verre de vin blanc et partit allègrement, le fouet à la main, des patron-minette, non sans avoir préalablement énuméré à son homme tous les travaux qu'il avait à faire.

Celui-ci, doucement et voluptueusement en-



fou dans la plume, la laissa partir en lui criant un peu gouailleux : « Travaille bien, laboure le restant de la pièce et tu reviendras me dire des nouvelles de l'onglée qui t'attend. »

Puis, quand il fut seul, Jacques Bréchu monologua, toujours enfoncé jusqu'au cou dans ses toiles.

— Enfin, est-ce heureuse, une femme, tout de même. Dire que voilà l'existence que mène la mienne tous les jours de sa vie. Pendant que je me lève avant l'aube, en plein hiver pour être au travail dès qu'il fait clair, Madame se prélassait dans le lit bien chaud et ne se lève qu'au moment où je suis déjà en train de défricher la terre gelée et de me faire couper la figure par la bise. Pourquoi le bon Dieu m'a-t-il fait homme, je me le demande?

Longtemps encore le paysan récapitula ses griefs contre marâtre nature, mais comme il n'est si bons amis et si bon gîte qu'on ne quitte, il se décida finalement à mettre un pied hors du lit.

Cristi! il ne fait pas chaud ce matin; décidément je persiste à croire que j'ai fait une bonne affaire en cédant ma place à la bourgeoise... Mais, voyons, qu'est-ce qu'elle m'a donc dit que j'avais à faire?

Ah! oui, je me souviens. Ecrêter les pots de lait, battre le beurre, faire manger les petits poussins et la dinde couveuse, affourer les cochons, donner du foin aux vaches, casser du bois pour le fût et mettre la soupe en train tout de suite.

Voyons, je n'oublie rien?... Oui, c'est à peu près tout... Un quart d'heure pour écrêter, un autre pour battre le beurre, une demi-heure pour soigner les bêtes... Oui, tout compte fait, j'en ai à peu près pour une heure et demie, deux heures, et après, une fois fini, je ferai un bon

somme dans la grange. Et qui est-ce qui sera surpris en rentrant de trouver l'ouvrage fait, la soupe sur la table, moi bien reposé, ce sera mon aimable moitié...

Oh! je m'en vais lui faire voir un peu si un homme n'est pas autrement bûcheur qu'une femme et si dans la vie ce ne sont pas celles-ci qui ont le meilleur lot.

Dans la solitude de la grande plaine, Marie-Jeanne conduisait son attelage à grands coups de fouet en jurant et pestant comme un homme. Tant bien que mal, plutôt mal que bien, il faut être juste, les sillons succédaient aux sillons, la terre grasse et brune, déchirée brutalement par le soc poli et luisant, laissait échapper une buée chaude et un peu âcre, comme une chair vive que divise le scalpel du chirurgien.

Les chevaux exténués, surmenés, s'étaient soulevés, regrettant leur maître plus patient et plus adroit, qui leur accordait de temps à autre un peu de répit et dirigeait leurs efforts avec plus de mesure, pour leur éviter trop de mal.

Sur les neuf heures du matin une chaîne l'attelage cassa. Il fallut à Marie-Jeanne une demi-heure de travail pour la rétablir, avec l'aide d'une fausse maille. Encore dut-elle pour cela appeler un voisin complaisant qui travaillait à cinq cents mètres de là.

Mais onze heures n'étaient pas sonnées qu'un accident autrement grave força la femme du laboureur à s'arrêter tout à fait.

A un tournant trop brusque, le soc de la charrue se brisa net contre une borne. Cette fois, la charrue était irréparable. Il fallut reprendre le chemin du logis.

Marie-Jeanne s'y décida, l'oreille basse.

Pourvu, pensait-elle un peu égoïstement, que Jacques ne soit pas venu à bout avec trop de facilité de la tâche que je lui ai donnée. C'est pour le coup que j'en entendrais de belles. Les femmes, ça ne sait rien faire, c'est bon à rien. Ainsi la mienne casse ma charrue, ne fait rien de propre aux champs, ne peut pas me remplacer, quoi! Tandis que moi, voyez, pour un tour que je la supplée, si tout est en ordre, si les bêtes sont soignées, le beurre battu, la table servie et la soupe dans les assiettes... Oh! ce n'est pas fini la séance.

Dieu sait pourtant que la pauvre femme avait bien tort de s'inquiéter, et pour cause.

Dès qu'avec son attelage elle arriva en vue de la ferme, la première chose qu'aperçut Marie-Jeanne, ce fut la porte de la grange ouverte, les poules et les poussins en train de picorer à même les gerbes de blé, pendant qu'un peu plus loin la dinde couveuse se promenait gravement et faisait poudrette devant la porte, sous le gai soleil.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a donc!

Elle hâta le pas. Dans la cour, nouveau désastre, la baratte gisait renversée, vide, et la crème s'échappait hors du pot brisé, déjà à moitié engloutie par une bande de canards avides, ravis d'une telle aubaine.

Du coup, lâchant ses chevaux, Marie-Jeanne pénétra dans la maison. Dès la porte, une fumée âcre et nauséabonde la fit reculer.

Quand l'air se fut un peu renouvelé, elle avança pour se rendre compte de ce qui se passait et ne put s'empêcher de partir d'un éclat de rire formidable...

Dans sa précipitation, Jacques avait bien mis dans la marmite la viande et les légumes nécessaires pour le pot-au-feu, mais il avait oublié d'y ajouter de l'eau. Et comme il avait en même temps entassé dans la cheminée un formidable feu de sarments, la marmite s'était fendue, la viande et les légumes avaient calciné, d'où l'odeur infecte.

Sans donner un regret à sa marmite perdue, Marie-Jeanne s'esclaffait encore, lorsque Jacques parut dans l'embrasure de la porte, essoufflé, suant, sans chapeau, hors de lui.

— Eh bien! tu en as fait de belles, s'écriait-il, tu m'as cassé le soc de ma charrue.

— Et toi?

— Eh bien! moi...

— D'où viens-tu, dans un état pareil, d'abord?

— Je viens, parbleu, je viens de courir après le cochon qui s'était échappé et qui galopait vers le village. J'ai eu assez de mal de le ramener.

— Et c'est lui ou toi, qui avez cassé le pot de crème?

— C'est la vache.

— Comment cela?

— Oui, j'avais oublié de la mener boire. Elle s'est échappée de l'étable et en passant, a donné un coup de pied au pot.

— Et la soupe, penses-tu qu'elle soit bientôt prête?... Tu n'as oublié qu'une chose, mon pauvre homme, c'était d'y mettre de l'eau. Tiens, viens voir ton ouvrage. Tout est brûlé, calciné.

Veux-tu que je te dise. Eh bien! je crois que nous ne mangerons pas encore à l'heure aujourd'hui, quoique tu y aies mis la main.

— Et moi, je crois que ma pièce ne sera pas finie de labourer non plus d'ici la nuit, avec la charrue que tu viens de me ramener.

— Eh bien! mon pauvre homme, ça prouve deux choses, c'est d'abord que si moi je te rem-



place mal dans ton ouvrage, je fais encore un peu de travail, tandis que toi, qui trouves que les femmes n'ont rien à faire, tu es tout à fait incapable de mener mon ouvrage à bien. En une matinée tu as fait plus de dégâts que moi en un an; sauf un accident qui m'est arrivé involontairement, j'aurais pu terminer ma pièce et revenir de bonne heure.

— Possible! mais toi, là-bas, tu n'avais qu'une chose à faire, suivre ton sillon et prendre garde aux tournants, tandis que moi ici il m'a fallu prendre garde aux poulets, aux cochons, à la vache, préparer par ici, soigner par là, impossible d'y arriver.

— Comment fais-tu pour arriver chaque jour à accomplir sans anicroche cette besogne qui t'effraye tant?...

— Et moi comment ne cassé-je jamais de charrue?...

C'était toujours la même :

— Ma femme, je voudrais la voir. Où est-elle?

— Mais vous savez bien, répondit enfin le gardien, qu'au secret on ne peut communiquer avec personne. Moi-même, si l'on savait que j'ai répondu à votre question, je serais mis à pied.

— Alors, que vais-je devenir?... Vais-je demeurer ici jusqu'à ma mort.

— Il ne tient qu'à vous d'en sortir aujourd'hui...

— Que faut-il faire?

— Avouer.

— Avouer?... mais, puisque je suis innocent!

— Oui, je sais bien... ça c'est le refrain habituel... Mais vous comprenez bien que ça ne prend pas.

— Oh! je vous jure...

— Des blagues tout ça! A quoi bon vous obstiner ainsi? Tout est su. Toutes les preuves y sont. En agissant comme vous le faites, vous vous aliénez la justice. A quoi ça sert d'être entêté?... Vous avez tué, eh bien! mon Dieu, on trouvera peut-être des circonstances atténuantes... Avec du repentir et de la franchise, on sauve quelquefois sa tête... Avouez donc... et vous ne serez plus au secret, vous verrez votre femme... Allons, un peu de bonne volonté...

Chabert, hébété, avait écouté cette invite de son gardien, et un vent de révolte avait gonflé son cœur.

Malgré toute la joie, la sublime joie que lui pouvait faire éprouver la vue de sa bien-aimée, il ne pouvait se résoudre à s'avouer coupable de l'horrible crime qu'il n'avait point commis.

Et cependant, voir Maria, c'était peut-être le salut. Oui, à elle seule il pouvait confier le soin d'aller trouver Maurin et de lui dire le crime dont on l'accusait.

Lui, Maurin, c'était l'unique témoin qui pouvait l'innocenter en disant ce qu'il avait fait, la nuit du crime, de minuit à une heure.

Et soudain, il lui vint l'idée de s'accuser afin de faire lever le secret et mettre à exécution le projet qui seul, pouvait faire éclater son innocence.

Chabert n'avait pas le moindre doute sur la

— Tiens, conclut Marie-Jeanne, ne discutons plus, c'est inutile. Faisons chacun notre ouvrage, et s'il nous arrive quelque malheur ou quelque retard à l'un ou à l'autre, eh bien! nous n'aurons pas à nous le reprocher. Pour aujourd'hui, comme il n'y a pas de soupe, mangeons un morceau de lard sur le pouce. Demain nous reprendrons chacun notre affaire, et tout ira pour le mieux.

Et les deux époux s'embrassèrent. L'histoire rapporte que jamais plus une dispute ne s'éleva entre eux.

ABEL LENEVEU.

L'ÉTANG DES MORTS

Dans la nuit profonde, les flocons de neige descendaient et s'éparpillaient, volaient et glissaient, comme un émiettement de fleurs glacées, de fleurs menues, serrées et pressées, de légers débris de fleurs blanches et lentes que par soubressauts le vent rejetait avec fureur sans qu'on l'entendit, avec à peine quelques choes ouatés entre le battement des branches. De gros oiseaux invisibles, semblaient fuir à travers le ciel, sans but, effarés et claquant du bec, sifflants et tournoyants.

Devant une grande flamme claire qui montait dans la cheminée haute et vaste, deux jeunes gens, le corps et les jambes allongés, fumaient la pipe.

— Quelle idée d'avoir quitté Paris par un temps pareil!... La chasse à la bécasse a beau être alléchante, j'admire mon courage de l'avoir accompagné aujourd'hui dans ce pays perdu.

— Pays perdu, mon pays natal?... Comme tu changerais vite ton impression sur son compte, si tu venais ici en été, en plein été, alors que l'on grille un peu partout, et que dans cette région il n'y a que de l'ombrage et de la verdure. Les distractions abondent : chasse dans les fourrés, pêche dans la rivière, et, autrefois, dans l'étang où frétilaient de superbes carpes, avant que mon père ne le fit dessécher : l'étang des Morts.

— Quel nom sinistre!

— C'est un vieux oncle à moi qui le baptisa de ce sobriquet, et il lui est resté. Une histoire y est naturellement attachée, que je t'ai souvent contée pour me faire peur, quand j'étais gosse.

— Y aurait-il une indiscrétion à...

— Oh! certes non. Je vais te la dire bien volontiers. Le temps de rallumer ma pipe et je suis à toi.

II

Je dois d'abord te prévenir que cette aventure remonte à une cinquantaine d'années.

Mon oncle vivait ici avec sa femme. Il était le seul médecin du pays, et à travers ces terrains accidentés, où les fermes sont dispersées à tous les coins, ce n'était pas une sinécure. Fréquemment la nuit, il partait à cheval, connaissant bien suffisamment le pays pour ne point risquer de s'égarer.

Tu as dû voir au mur de la salle à manger, le portrait de mon oncle, qu'on appelait l'oncle Jacques dans la famille. C'était à cette époque un solide gaillard de quarante ans, toujours prêt à secourir une clientèle sans le sou, et au fond adorant son métier.

Un soir de décembre, comme il venait de se coucher, on lui annonça qu'un enfant dangereusement malade réclamait ses soins.

Aussitôt il fit seller son cheval, et s'achemina vers la ferme qui le demandait, à deux kilomètres de là.

Il faisait un froid à briser les pierres, une de

ces températures de glace qui rendent les campagnes plus désolées, plus vastes, plus muettes. Aucun souffle, aucune ombre; un croissant mince comme un fil, parmi des étoiles grelottantes, et le gazonnement blafard de la neige qui était tombée deux jours avant.

Soudain, dans l'éloignement, un bruit à peine distinct d'abord puis de plus en plus perceptible à mesure qu'il approchait, frappa son attention. On eut dit un claquement cadencé sur une planche, ou le battement rythmé de deux mains qui applaudissent. Et cela sonnait et s'envolait à travers le ciel gelé par-dessus la voûte des arbres, sans discontinuité, sans plus de vigueur ni plus de faiblesse, comme un tic-tac régulier d'horloge.

Malgré sa curiosité, mon oncle fit obliquer le cheval vers une direction contraire, dans un sentier qui aboutissait à la ferme. Et bientôt les quatre vitres, à peine lumineuses, d'une fenêtre basse, se découpèrent derrière un tournant.

Le père et la mère assis sur des chaises, tout près du lit, écoutaient la respiration rapide et sifflante de l'enfant. Les tremblements d'une chandelle jaunissaient la pièce. Une vieille femme, la grand-mère, vint garder le cheval devant la porte, et le médecin après avoir attentivement ausculté le malade, lui fit prendre des remèdes qu'il avait apportés.

Puis au moment de se remettre en selle, il dit à la vieille paysanne :

— Soignez le bien. La poitrine est très embarrassée; je crains que ce ne soit grave... Je reviendrai demain.

L'autre, toute tremblante, lui murmura presque bas :

— Il y aura sûrement un malheur... On entend le battoir de la lavandière de nuit.

Dans une circonstance moins triste, mon oncle se fut sans doute mis à rire; il regarda la femme et lui demanda :

— Comment, à votre âge, vous croyez encore à de pareilles sornettes?

— Vous n'avez qu'à écouter, mon bon monsieur!... C'est près d'ici, derrière la côte, sur votre étang que les coups partent...

En effet, le même fracas retentissait, mais plus lointain.

Il y avait beau temps que l'oncle Jacques la connaissait cette antique et stupide légende des lessiveuses nocturnes qui blanchissent des os d'enfants; et l'occasion de confondre la superstition prophétique était bien trop bonne pour qu'il la négligeât.

Donc, il descendit la colline, en se rapprochant de l'endroit d'où ce vacarme semblait monter.

La carcasse d'un château ruiné se dressait au sommet d'un tertre; et tout au pied, hérissé de joncs, un petit étang qui lui appartenait, s'arrondissait sous les broussailles, nid de carpes et de bécasses.

Enfin, à deux pas de la rive, parmi les hauts piliers des pins, il arrêta net son cheval.

Devant un large trou creusé dans la glace, une forme grise, immobile, était accroupie sur le marais; et un bras courbé se levait, puis s'abaissait ensuite en cadence.

Après quelques secondes, mon oncle s'écria d'une voix forte, entre deux éclats :

— Eh! là bas?

Comme si le mécanisme se fut rompu, brutalement le bruit cessa; et une femme, longue femme terreuse et maigre se dressa debond, en se retournant.

Des cheveux épars encadraient ses joues vides, et se détachant de sa brumeuse silhouette, ses yeux luisants, fixes, semblaient flamber. Elle avait les manches retroussées par dessus la jointure des coudes; sa main droite crispée serrait un battoir.

dans ses œuvres les plus vives rien qu'au récit, malgré lui touchant, de la détresse du malheureux accusé.

Cet homme, dont le nom n'avait pas une tache, sa femme, courageuse et digne créature qui était couchée d'épuisement, de maladie et de souffrance morale, ce petit être qui palpitait dans le sein de sa mère et qui, dans quelques jours, allait venir au monde, tout cela, devant les yeux de la digne femme qu'était M^{lle} Philomène Montagnet, fit une telle impression qu'elle se sentit prise profondément, pour ces déshérités, d'une pitié profonde à laquelle se mêlait un peu de sympathie.

Son frère lui conta par le menu de quelle étrange et parfois troublante façon Chabert se débattait et cherchait à sauver son honneur compromis, et plus l'intégrité du magistrat s'étendait sur son récit palpitant d'intérêt, plus sa sœur sentait grandir en son esprit un doute qu'elle ne put bientôt plus garder pour elle seule et qu'elle lui cria :

— Charles, si cet homme était innocent!

Cette phrase fut dite avec un tel accent de conviction que M. Montagnet en fut frappé.

Un doute, vague encore, venait-il d'éclaircir son esprit et son âme de juge?

Hélas! si ce doute naquit en son esprit, il ne dura que le temps d'un éclair. Bientôt en effet le juge d'instruction, repris par son enquête, redevint pour Chabert l'ennemi convaincu, l'accusateur inébranlable.

M^{lle} Montagnet, malgré tout ce que put lui dire son frère, sentait de plus en plus grandir en elle le doute affreux.

Elle essaya de convaincre le juge en s'adressant à l'homme bon, équitable et généreux.

— Voyons, Charles, insista-t-elle, interroge bien ta conscience. Regarde, fouille dans le passé de ce malheureux. Tu n'y trouveras pas une tache. Il a été excellent soldat, ses chefs ont envoyé les meilleurs témoignages. Jusqu'à aujourd'hui, sa vie privée a été celle d'un galant homme. Il n'a eu d'autre chemin que celui de l'honneur. Et malgré sa détresse, sa pauvreté, je ne puis croire que cet homme ait tout à coup failli, qu'il se soit laissé aller à commet-

FEUILLETON

L'Enfant du Trocadéro

PAR

M. JUNGER.

Si, un homme, Maurin, l'aurait pu. Mais hélas! la nouvelle du crime de Rouen n'était pas parvenue jusqu'à lui, à Amiens, ou du moins, si les journaux de cette ville avaient annoncé l'horrible drame, ils n'en avaient parlé que brièvement, comme d'un fait n'intéressant pas directement la localité, et Maurin n'en avait rien su ne lisant presque jamais les journaux.

Ainsi donc, le seul homme qui pouvait sauver Chabert ignorait son sort.

Chabert, toujours au secret, enfermé, vivant comme en un tombeau, se désolait, se désespérait et s'affolait.

Victime de cette atroce consigne dont ses gardiens étaient les esclaves, il ne savait rien de ce qui se passait autour de lui, du sort qui lui était réservé.

Sans nouvelles de sa femme, il ignorait ce que sa pauvre Maria était devenue, et cela le faisait le plus atrocement souffrir.

Toutes les questions qu'il adressait à ses gardiens étaient restées jusqu'ici sans réponse.

Ce silence avait quelque chose d'affreux qui faisait, à de certains moments, passer comme un vent de folie sur l'esprit désemparé du malheureux.

Emu, cependant, par l'état de Chabert, un des hommes qui étaient commis à sa surveillance consentit à répondre à une de ses questions.

— Que faites-vous ici ? continua-t-il.

Impassable, raidie, comme figée, l'interpellée n'avait pas l'air d'entendre.

Alors, haussant le ton, il commanda :

— Vous êtes chez moi ici ; je vous ordonne de répondre, ou sinon...

Mon oncle était courageux, et devant la figure de la femme, il sauta de sa monture qui secouait la tête, hennissait et frappait la neige, puis il se précipita vers l'étang, en tirant le cheval par la bride.

Mais au même instant il ne vit plus rien ; l'apparition s'était effacée. A ses pieds, pas une trace ; pas un bruissement autour de lui. L'ouverture seule de la glace arqua à la rive sa masse noire.

Il eut beau fureter au milieu des massifs et des joncs, ce fut peine inutile : puis il rentra chez lui tout déconcerté, les reins frissonnant de froid. Et le lendemain matin, on lui apprenait la mort de l'enfant qu'il avait soigné.

Cependant cette mystérieuse vision d'une inconnue, l'intrigua si fort, lui pour qui n'existait dans le pays, aucune figure étrangère, qu'il fit opérer des recherches minutieusement aux alentours. On n'en fut pas plus avancé : personne ne revit jamais, ni n'entendit la lavandière.

L'oncle Jacques se crut le jouet d'une hallucination ; et par plaisanterie, il surnomma sa flaque d'eau, l'étang des morts.

Il y a quelques années, à la suite d'une assez violente inondation, et de procès avec les propriétaires du voisinage, mon père fit tarir le marais pour y planter des arbres.

Nous découvrîmes, tout au fond, dans les herbes, une quantité d'ossements blanchis ayant dû appartenir à des enfants ; et cette lugubre découverte nous étonna grandement, je l'avoue, lorsque nous avons appris que l'étang fut creusé sur l'emplacement du cimetière de l'ancien château.

III

— Cependant, rien que des os d'enfants...
— Oui, c'est vrai... Alors, je ne vois pas...

MAURICE LENOIR.

BONS MOTS ET ANECDOTES

Un paysan normand sur le point d'intenter un procès à un voisin (qui est en même temps son cousin), pour quelques misérables pommes, va consulter un avocat.

— Voyons, lui dit-il, pouvez-vous penser sérieusement à plaider pour une pareille bagatelle ? Et avec un cousin encore !

— C'est vrai, monsieur l'avocat, a répliqué le paysan un peu honteux. Mais que voulez-vous ? Je ne me connais pas de parent plus rapproché.

Un brave homme, indulgent et généreux, sent dans la rue un pick-pocket mettre la main à son gousset et tenter de lui dérober sa montre. Il arrête doucement sa main en souriant et lui dit d'un ton paternel :

— Un peu de tenue, je vous prie ; si les sergents de ville vous voyaient !

tre ce crime épouvantable. Dans quel but ? Dans celui de s'approprier les dix mille francs ?

— Il n'y a que celui-là.

— Non, non, c'est impossible !...

— Alors, tu le crois innocent ?

— Oui, sincèrement, en mon âme et conscience.

— Mais, pour l'être fait si vite une conviction, tu dois avoir des motifs...

— Je ne sais pas. Non, je n'ai pas de motifs.

Je crois à son innocence, comme je croisais à la fièvre en pareil cas, pour la seule raison qu'un honnête homme ne devient pas du jour au lendemain un infâme criminel.

— Cependant, il faut admettre les preuves...

— Les preuves ! — s'écria Mlle Montagnet et en levant le regard au ciel, — les preuves : en sont-ce bien, ou plutôt ces preuves sont-elles contre lui ?

— Il n'y a pas de doute.

— Ne dis pas cela, Charles, tu me ferais douter de ta justice, et je te sais intègre et d'esprit équitable.

— Mais si les preuves matérielles sont là, écrasantes, n'y a-t-il pas aussi, les preuves morales ? Songe que cet homme était dans la plus atroce des misères, que sa situation désespérée ne lui permettait plus d'avoir le moindre espoir en l'avenir et qu'il a pu un instant être affolé.

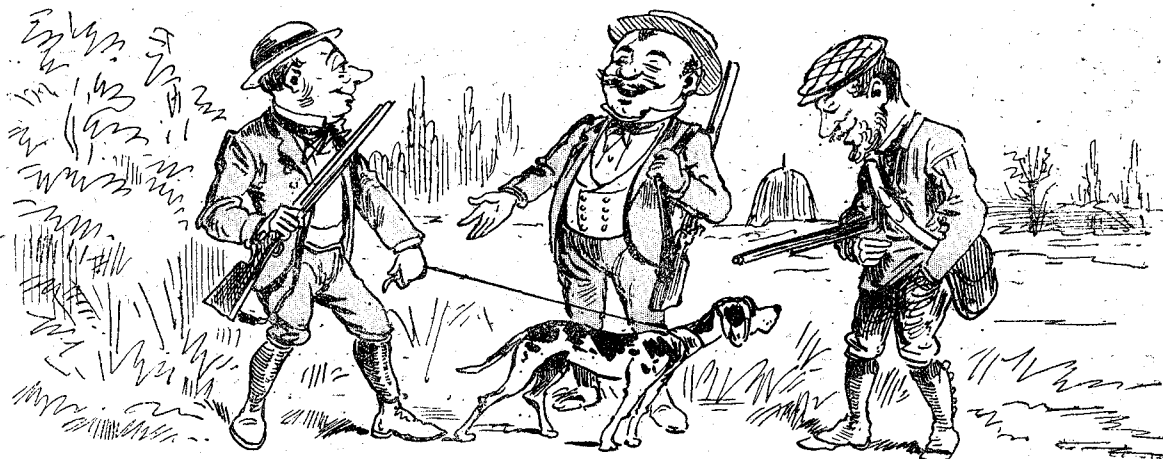
La tentation a été terrible lorsqu'il a vu cette somme reçue par la marchande de vin. Ces dix mille francs l'ont fasciné et il a perdu la tête, la notion du bien. Il a entrevu la délivrance, la fin de ses souffrances et, dans une minute d'atroce aveuglement le crime a armé son bras ; et il a frappé, inconscient... peut-être.

— Et tu admetts qu'un homme tel, que celui que tu accuses, ait frappé sa bienfaitrice, cette femme qui depuis de longs mois le secourait, lui et sa femme, avait pitié d'eux, de leur détresse.

— Son crime n'en est que plus inconscient et plus atroce... C'est cette idée, cette pensée qui aurait dû arrêter son bras au moment terrible.

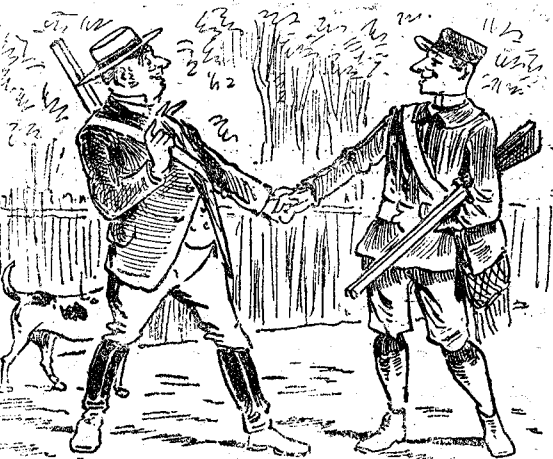
— Non... ce crime est impossible !

CHASSEURS



— Comment ! vous chassez en tenant votre chien en laisse ?

— Membre de la Société protectrice des animaux, je serais désolé de le voir lever du gibier.



— A dimanche, nous tirerons des lapins...
— Je n'y manquerai pas...
— Alors, vous serez plus adroit qu'aujourd'hui !



— Monsieur ne le tire donc pas ?
— A quoi bon !... jamais il ne me suffirait pour mes dix-huit invités...

RITA LA FADETTE

Au profond calice d'une fleur de digitale, la fée Rita a élu domicile d'automne.

Velouté, duillet, abrité contre le vent, son palais est de transparence opaline, laissant passer, au travers de sa pulpe rose, un rayon lumineux dont la chaleur demeure jusqu'au prochain soleil.

Rita est la plus mignonne des fadettes. Titania près d'elle semble grande, encore qu'elle puisse loger en un étui à aiguilles. Petite aussi est sa puissance, elle ne commande pas aux souffles encore moins à la tempête, tout au plus peut-elle dominer en chantant l'essaim bourdonnant des mouches qui réveille le jour. Sa voix claire brode un thème sur la basse murmurante de l'hymne malinal.

— Qui peut soulever la tente de la nuit et ouvrir la carrière des espaces au soleil ? demande Rita avant l'alouette.

— Celui qui est... répond l'orchestre des infiniment petits.

— Où se cachent les étoiles lorsque paraît le jour ?

— Dans la splendeur du vrai.

Alors, l'alouette entonne son trille et son vol ascensionnel.

Rita penchée sur la corolle roulée en volute de sa demeure, envoie des baisers aux étoiles palissantes, et leur crie : au revoir... à ce soir !

Vite, la fadette s'entouille. Elle passe l'une après l'autre ses petites mules dans les étamines d'or de la campanule ; le bas de sa tunique y gratte sa frange et ses grelots ; sa chaleur s'y étend et dans une goutte de rosée encore suspendue à la corolle floreuse, elle fait ses ablutions et baigne ses épaules et ses bras.

Aussitôt, des cochenilles ponctuées, des cicendelles d'émeraude lamées d'or forment, à ses pieds, leurs rondes folles, dessinant les entrelacs corrects qui brisent le prisme des couleurs. Elles dansent les contours d'une écriture où l'Eternel lit ses louanges.

Voici venir un taon aux ailes doublées de feu ; il offre, à la fadette, son corselet, comme le troussequin d'une selle mauresque. Elle s'y établit en amazone experte, agite l'antenne d'un papillon, qui lui sert de cravache et part, pour lier entre eux des segments roses que l'Aurore en fuyant a déchirés, à son voile.

Elle a sa mission dans l'harmonie fluette qui lie les notes du concert universel.

Sa mission de nuances douces et effacées en l'un des couleurs.

Encore sa mission d'apaisement entre les êtres grands capables de heurter leurs gestes tapageurs qu'elle sépare en maintenant l'espace entre eux, sous l'onde de son vol.

Et vous, jeune emmodée qui êtes pourtant une femme, que faites-vous de votre beauté et de votre âme soufflée d'amour, émané du Dieu puissant et qui peut tout après lui ? Quel rôle jouez-vous dans la vie universelle ?

M^{me} DE BRUNOY.

VARIÉTÉS

Un nouvel arbre à gutta-percha

La production de la gutta-percha se trouvant menacée par la disparition imminente des *Isonandra gutta*, M. E. Heckel a recherché si, parmi les sapotées connues par la richesse de leurs laticifères, il ne se trouverait pas une espèce répandue avec une abondance et une condensation suffisantes pour en permettre l'exploitation et capable de fournir un produit rapproché de la gutta-percha.

Il a retrouvé ce végétal dans le *Butyrospermum parkii* Cotschy, qui, répandu sur toute la zone équatoriale africaine, y occupe l'espace compris, en latitude, entre le haut Sénégal et le Nil et se trouve aggloméré en véritables forêts exploitables sur l'immense parcours du Niger et dans la région du Nil.

Cet arbre, objet de l'affection superstitieuse des indigènes, sous le nom de *Karite* ou de *Karé*, est connu surtout dans les terrains argilo-siliceux, ferrugineux et rocaillieux du pays des Bambaras, du Bouré, du Fouta-Djalou, etc., où les Africains l'exploitent pour ses graines, qui donnent un corps gras peu apprécié des

palais européens, mais recherché par les nègres sous la dénomination de *Beurre de Gavam*, ou mieux de *Karite*.

Il croît avec une certaine rapidité dans les terrains qui lui sont favorables ; il pourrait être exploité dès l'âge de quatre ans avec grand avantage. Sa tige et ses rameaux forts sont pourvus de quatre ou cinq zones circulaires de vaisseaux laticifères disséminés dans un parenchyme cortical sous-tubéreux.

Le latex qui s'écoule de ces tiges et rameaux par incision, après avoir été solidifié par évaporation de l'eau, a toutes les apparences et les propriétés de la gutta-percha. M. Heckel a répandu le végétal dans toutes nos colonies tropicales, en adressant des graines en bon état aux jardins botaniques de la Réunion, Saigon, la Martinique, etc., même Maurice, et il y a lieu d'espérer que l'Angleterre, à laquelle il a offert des graines, imitera cette tentative d'introduction dans ses vastes possessions tropicales.

L'arbre à caoutchouc (*Ficus elastica*) suffit à peine, de son côté, à une consommation toujours croissante. Or, il existe un certain nombre de plantes, non-seulement des zones tropicales, mais encore des pays tempérés, dont le latex contient la précieuse substance. Le moment approche où l'on devra penser à les utiliser.

« A vous qui me connaissez depuis si longtemps, cette accusation paraîtra indigne ; mais les juges ne voient que par les preuves qui me désignent par un étrange concours de circonstances comme l'assassin, et me croient coupable.

« Vous qui avez toujours été si bon pour moi, vous qui m'avez secouru, ou plutôt, vous pour moi, pauvre et chère Maria dont vous connaissez la situation et dont je suis sans nouvelles.

« Pauvre chère femme que doit-elle penser ? « Peut-être, l'accent avec lequel je clamerai mon innocence convainquera-t-il mes juges... peut-être auront-ils pitié de moi.

« Devant la détresse de ma vie, en songeant à la misère que j'ai fait supporter à Maria, j'ai des remords... »

Le malheureux Chabert en était à ce passage de sa lettre, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit.

Un gardien, suivi de deux agents, apparut.

Chabert tourna vers eux son visage tout couvert de larmes, les regarda une seconde, comme hébété, puis, d'un geste vif, il voulut faire disparaître la lettre qu'il venait d'écrire.

Un des agents devina son intention, et ayant aperçu la missive, se jeta sur le prisonnier pour lui arracher le morceau de papier sur lequel sans doute devait se trouver un indice certain de sa culpabilité.

Mais, bien avant que l'agent ait pu s'emparer de sa lettre, Chabert l'avait fait disparaître dans l'une des poches de son pantalon.

L'agent, aidé de son camarade et du gardien, se jeta sur le prisonnier.

Les trois hommes se ruèrent littéralement sur l'innocent et, de force, lui arrachèrent le chiffon de papier froissé et lacéré.

— Ah ! ah ! mon gaillard, — fit un des agents, — on écrit des babillards !... Tu ne sais donc pas qu'avec nous, on ne joue pas à cache-cache ?

Chabert ne répondit pas.

— On remettra cette lettre au juge, — fit le gardien. — Maintenant, en route !

— Chabert a été, aussi, aveuglé par son amour conjugal, par la pensée de l'enfant qui va naître au milieu de cette misère, et il a sacrifié sa bienfaitrice pour sauver sa femme et son enfant. Qui sait ! peut-être, à l'heure suprême, a-t-il invoqué cette pensée que jamais il ne viendrait aux juges l'idée de l'accuser, lui, le protégé de sa victime et son passé, dont tu parlais tout à l'heure...

Mme Montagnet, perdue dans ses rêveries, ne paraissait pas écouter son frère. Rien de tout ce qu'il venait de dire n'ébranlait sa conviction, sa foi en l'innocence de Chabert.

Une voix intérieure, plus forte que la voix des hommes, la guidait et l'encourageait dans sa façon de voir.

Pour elle et malgré tout, Chabert était innocent.

Et, tout à coup, une pensée atroce traversa son esprit.

Anxieuse, elle se tourna vers son frère et, le regard plein d'une ardente prière, elle s'écria :

— Charles, prends garde... et crois moi...

Aujourd'hui plus que jamais entoure bien ton instruction de toutes les preuves nécessaires et ne conclus pour ou contre l'accusé que lorsque la vérité te sera irréfutablement démontrée. Songe à ce que ta tâche a de terrible... Ah ! Charles, au nom de ton honneur de magistrat, juge impartialement sans parti-pris, sans fausses convictions... Qu'une erreur judiciaire ne vienne pas charger ta conscience. Songe à la tâche ineffaçable qui souillerait ta robe de magistrat... Songe à notre père qui, si souvent, t'a parlé des erreurs judiciaires et souviens-toi de son principe : « Mieux vaut absoudre dix coupables que condamner un seul innocent !... »

Chabert, lui, n'y tenait plus. Il ne se sentait plus la force de supporter l'épouvantable supplice du secret.

Dans le silence de son cachot, il songeait à ce que lui avait dit le juge : « On se passera de vos aveux, et si, dans trois jours, vous ne vous êtes pas décidé à dire la vérité, votre dossier sera

envoyé à la chambre des mises en accusation. »

Devant cette menace, et malgré elle, il hésitait encore ; puis, soudain, il se décida à écrire à Maurin.

Ecrire, en avait-il le droit ? Il demanda à ses gardiens qui lui répondirent que sa lettre serait remise au juge qui la lirait et verrait s'il devait la transmettre.

Alors, Chabert résolut d'agir avec une extrême prudence.

L'essentiel pour lui, était d'écrire à Maurin sans le compromettre, de se sauver sans le perdre, lui, son sauveur et pour qui il était décidé à donner sa vie.

Maurin peut-être ne répondrait pas et, dans ce cas, au moins, Chabert serait fixé sur la valeur de son sacrifice.

Ayant reçu du papier, et tout ce qu'il fallait pour écrire il s'assit sur sa couchette et commença d'écrire sa lettre.

« Mon cher ami,

« Un grand malheur vient de m'arriver.

« Vous savez dans quelle détresse je me trouve et combien était bonne pour ma femme et moi, l'excellente personne chez laquelle nous logions. La malheureuse a été assassinée et volée. Les soupçons de la police se sont portés sur moi. Tout est contre moi.

« On a appris ma détresse, on s'est étonné que, la veille du crime étant sans ressources, j'ai pu le lendemain payer quelques-unes de mes dettes. On a refusé de croire que ce peu d'argent qui m'avait permis de m'acquitter envers les braves gens qui avaient eu foi dans ma loyauté, m'ait été donné par un ami qui a eu pitié de moi.

« On m'a arrêté, on a perquisitionné et on a trouvé, dans une grande enveloppe un dépôt sacré. J'ignorais le contenu de cette enveloppe volumineuse qui contenait dix mille francs.

« La victime ayant touché pareille somme, la découverte, dans ma chambre, de cet argent a été pour moi la plus accablante des preuves, car on n'a pas voulu croire ce que j'ai dit.

« Pour tous, je suis un assassin, et pourtant, je suis innocent.

La Semaine Amusante, par Henriot



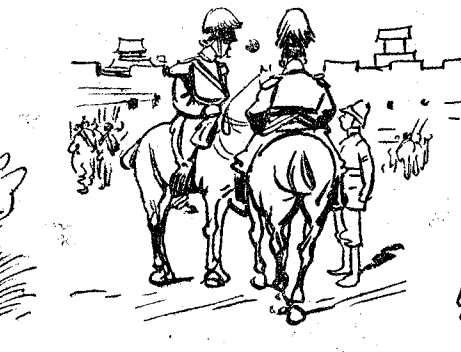
— Comment?... tu ne veux plus faire crédit aux grévistes?... mais malheureux, c'est ainsi que tu nous soutiens dans la lutte contre le capital?



— Ce n'est pas que je sois maladroit! j'abats une pomme à 150 mètres sur la tête d'un perdreau, mais je ne vois pas de gibier! Les lapins sont aussi insaisissables que le général de Wett.



— On ne saura jamais combien c'est ennuyeux de s'appeler Duran, quand il y a un Duran dans une liste de nouveaux décorés! tenez... encore huit dépêches de félicitations...



L'arrivée du maréchal de Waldersee en Chine.
— Qu'est-ce qui occupe Pékin?
— C'est toujours les alliés!
— Ça ne fait rien... nous allons reprendre la ville d'assaut : nous ne voulons pas être venus pour rien.



— C'est la République qui est cause de tout ça, madame Piquoiseau; comme me le disait mon mari ce matin, sous l'Empire il n'y avait jamais de collision de tramways à vapeur.

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

POUR MAIGRIR réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc. J'indique gratis un moyen réellement infailible, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'envoie franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

ANEMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE Ferrugineux le plus assimilable. **DRAGÉES GELIS-CONTÉ** Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

SIROP ET PÂTE BERTHE RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature. SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 50. FUMOUE, 78, Faub. St-Denis, Paris.

POITRINE DEESSE Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les **PILULES ORIENTALES** Bienfaisantes pour la Santé, Réputation Universelle. Flacon avec Notice : France, 5 fr. 35. J. RATIE, (Rue de la) 5, Pass. Verdeau (faubourg Montmartre) Paris, et Pâtes, Iranger 6 fr. 35. Dépôts : Bruxelles : Ph^{ie} Saint-Michel; Genève : P. Dor & F. Carrière; Buenos-Aires : C. Perez, calle Cuyo, 645-647.

Toutes les bonnes Pharmacies détaillent le **SEL VICHY-ETAT** 10 cent. Le Paquet pour un Litre d'Eau 10 cent. Exiger sur chaque Paquet bleu la Marque Vichy-Etat. La Boîte, 50 paquets. 5 fr.; — 25 paquets. 2 fr. 50 franco dans toute la France. Env. gratis et franco de 2 Paquets sur demande au DEPOT, 31, Boul. des Italiens, Paris.

CREDIT A TOUS MONTRES, BIJOUX, PENDULES, ORFÈVRES. Seul prop^{re} du **Diamant RAGMAR** nouvelle découverte. Demandez Catalogue **Gratis** pour chaque genre d'article au dir. de L'ABONDANCE, 6, Rue de Chantilly, Paris.

YEUX ET PAUPIÈRES GUERISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Veuve FARNIER. Exiger sur la couverture du Pot la Signature: *Farnier*. DÉPÔT DANS TOUTES LES PHARMACIES.

CONSTIPATION 87, Rue Lafayette. **SUPPOSITOIRES CHAUMEL** ADULTES SUPPOSITOIRES CHAUMEL. la Boîte: Adultes, 3 fr.; Enfants, 2 fr.

RUBINAT - LLORACH MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSEAU ROUGE. EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

POMMADE MOULIN Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2 fr. 30 le Pot franco. Ph^{ie} Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

ABC DE PARIS. GUIDE COMPLET illustré, contenant des vues de tous les monuments et un magnifique PLAN en couleurs. 50 c. dans toutes les librairies.

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION

sans vous être muni de l'

ABC DE L'EXPOSITION DE 1900

UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE

PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS

PRIX : 50 CENTIMES

— EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES —

PRIX : 50 CENTIMES

FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

Chabert se leva et entre les deux agents se dirigea vers le cabinet du juge d'instruction.

A peine était-il entré que le gardien, triomphant et brandissant, avec une exubérance de gestes, la lettre du prisonnier, s'approcha de M. Montagnet.

— Monsieur le juge, voilà un poulet qu'était en train d'écrire le particulier lorsque nous sommes entrés.

Le magistrat prit la lettre, la lut et questionna ainsi Chabert.

— A qui écriviez-vous cette lettre?

— A un ami.

Chabert ne répondit pas tout d'abord à cette question. Il réfléchit. La révélation du nom de Maurin lui servirait-elle à quelque chose? Maurin pourrait-il le sauver?... Non. Bien au contraire, son ancien chef, en apprenant son malheur, n'hésiterait pas un instant à dire la vérité. Il aurait alors à s'expliquer sur la provenance de ces dix mille francs, et qui sait si Maurin pourrait fournir des explications satisfaisantes?... Et dans ce cas, celui pour lequel il faisait le sacrifice de sa liberté, serait peut-être perdu à son tour, perdu par lui.

Maurin, refusant d'indiquer de quelle source provenait cette somme, passerait, aux yeux des juges, pour son complice et en voulant sauver Chabert, non seulement ne se laverait pas de sa tache d'infamie, mais encore livrerait son sauveur.

Alors, lorsque toutes ces pensées, avec la rapidité d'un éclair, eurent traversé l'esprit du malheureux garçon, il se résigna à son sort.

D'une voix ferme, il répondit au juge d'instruction :

— Je refuse de dire le nom de cet ami.

M. Montagnet, furieux de se heurter ainsi à la volonté de fer de son prisonnier, ne fit pas subir à Chabert l'interrogatoire qu'il se proposait de lui poser avant d'entrer en possession de cette fameuse lettre.

Il s'écria, accompagnant ses paroles d'un geste de colère et de dépit :

— Devant votre obstination à garder le silence sur tout ce qui peut éclairer formellement l'instruction de votre affaire je renonce à vous interroger plus longtemps.

Puis s'adressant aux gardiens :

Remenez cet homme, mon instruction est close.

En entendant cela, Chabert poussa un profond soupir de soulagement.

Le malheureux avait hâte d'en finir afin de n'être plus au secret et d'avoir des nouvelles de sa femme.

Son silence obstiné, pris par le juge d'instruction pour un aveu, le soulageait de son martyre, l'abrégeait.

Il sortit et toujours entouré d'agents, regagna son ancienne cellule.

Lorsqu'il fut seul, il se jeta sur son lit.

La tête entre les mains, il songea à ce qui pouvait lui arriver.

Tous semblaient l'abandonner. Il était écrasé par la main de la Providence et n'attendait plus rien, dès lors, que du hasard.

Malgré tout, il persisterait autant de fois qu'il lui serait permis à protester de son innocence.

Une voix intérieure lui criait : courage.

Et un secret pressentiment lui disait d'espérer; les jurés, il en était presque convaincu, auraient pitié de lui et le croiraient.

Le soir du jour où, pour la dernière fois Chabert avait été conduit devant le juge d'instruction, M. Montagnet, en rentrant chez lui, avait mis sa sœur au courant des derniers incidents du procès.

— Maintenant, tout est fini, — avait-il dit, — ce Chabert va passer aux assises.

— Il a avoué?

— Non. Mais nous nous sommes passés de ses aveux. Une lettre qu'il a écrite ce matin à un de ses amis nous a suffisamment éclairés... S'il était réellement innocent, il ne parlerait pas de

remords... Cet ami n'est autre sûrement que son complice. Il a refusé de dire son nom, tant pis, il payera pour deux!

La sœur du magistrat, le regard rivé au parquet, semblait absorbée dans de très profondes réflexions.

Son frère s'en aperçut et la questionna.

— A quoi penses-tu?

— A cet homme.

— Et tu le crois toujours innocent?

— Oui.

— C'est du parti pris.

— Non, c'est un pressentiment, une intuition...

— Je ne crois qu'à ce qui est positif.

— J'ai peur que tu ne te sois trompé.

— Allons donc! sa culpabilité éclate, rayonne à mes yeux.

— En tous cas mon pauvre Charles, prends bien garde!

— A quoi.

— Si cet homme était innocent...

— Il est coupable.

— Ah! puisses-tu dire la vérité! S'il en était autrement ce serait le plus grand malheur de notre vie!

XI

Le Verdict

La souffrance morale de Chabert ne le cédait en rien à la souffrance physique de sa pauvre femme.

Maria, douloureusement frappée par l'épouvantable malheur qui s'était abattu sur son mari et sur elle, depuis son entrée à l'Hôtel-Dieu donnait beaucoup d'inquiétude au docteur chargé de la soigner.

La pauvre femme était très malade. Sa faiblesse était extrême.

Elle déprimait à vue d'œil.

Le coup, terrible, avait été trop fort pour la malheureuse qui, depuis qu'elle avait été ad-

mise à l'hôpital, ne pouvait vaincre le mal affreux qui la courbait impitoyablement.

Elle ne sortait d'une syncope que pour perdre à nouveau, quelques instants après, complètement connaissance.

Le médecin en chef ne cachait pas son inquiétude.

L'illustre docteur était d'autant plus inquiet, que l'état de grossesse de Maria compliquait singulièrement sa situation.

Il soignait la pauvre femme avec un dévouement merveilleux, ne ménageant ni son temps ni ses forces, accourant au chevet de la malade au moindre appel de ses internes.

Il mettait au service de Maria, sa science éclairée, et malgré son nom odieux de femme d'assassin, lui prodiguait avec tout autant de sollicitude qu'aux autres, ses soins dévoués.

Il se sentait même pris pour elle d'une pitié plus grande.

Il n'en était pas de même de la part des infirmières qui toutes, plus ou moins au courant de l'affaire, ne cachaient pas leur mépris et leur antipathie pour la malheureuse.

Les autres malades, elles aussi, qui, tout d'abord avaient été animées d'un sentiment de curiosité, avaient maintenant pour Maria le plus profond mépris.

Pour toutes la malheureuse était avant tout une femme d'assassin.

Jusqu'à sa beauté qui avait été un prétexte pour ces gens impitoyables.

Il est vrai qu'à ce sentiment de répulsion, avait dû se mêler, beaucoup de cette jalousie propre aux femmes qui ne pardonnent pas souvent à une déshéritée d'être plus jolie qu'elles.

Immédiatement Maria devint la clef du crime injustement imputé à son mari.

On avait conclu que c'était sans doute pour elle que son mari avait tué et volé.

(A s. inv.)

Les dispositions du marché sont demeurées très satisfaisantes durant toute cette semaine. Les affaires ont laissé quelque peu à désirer sous le rapport du nombre et de l'importance, mais en dépit de ce manque d'entrain dans les opérations traitées, les cours de la plupart des valeurs ont témoigné de fermes tendances et certains titres même ont eu le profit d'une nouvelle et appréciable amélioration.

Les règlements de quinzaine se sont effectués facilement.

Les engagements pour cette échéance, à vrai dire, à quelques exceptions près, étaient peu considérables, et comme d'autre part, il y a sur notre place pléthore de disponibilités leur prorogation s'est achevée sans rencontrer la moindre difficulté.

Les rentes françaises grâce à un courant régulier de demandes au comptant ont été très soutenues.

Nous laissons le 3 0/0 à 100 50 à terme et à 100 42 au comptant; le 3 1/2 0/0 à 102 25 à terme et à 102 15 au comptant.

Les fonds étrangers ont fait bonne contenance bien que les affaires n'aient pas eu une grande animation.

L'Extérieure espagnole demeura calme à 71 95.

L'Italien un peu moins délaissé s'est avancé à 93 fr.

Les fonds ottomans restent soutenus: le Turc C à 25 80, le Turc D à 23 35.

Affaires calmes sur les fonds égyptiens.

Affaires très calmes sur les fonds helléniques. L'obligation 1884 se négocie à 195 et l'obligation 1887 à 214.

Bien que les revenus de la Grèce, sous l'action internationale chargée de contrôler la perception des recettes affectées au service de la dette, aient pris un développement inespéré et aient permis de relever le taux de l'intérêt avant la date prévue, M. Corbett, le délégué britannique qui siège au sein de la commission internationale, vient d'adresser au Foreign Office, un rapport dans lequel il n'émet pas au sujet de la situation financière de la Grèce, une opinion des plus favorables. M. Corbett affirme que le pays ne peut continuer à prospérer que si les dépenses publiques sont circonscrites dans des limites raisonnables.

Le marché des valeurs de crédit a présenté une certaine animation et les cours ont bénéficié, de plus-values plus ou moins importantes.

La Banque de France finit à 4.000. On a encore parlé de l'éventualité d'une élévation plus ou moins prochaine du taux de l'escompte; mais il ne faut pas oublier que le conseil de Régence ne se décide à prendre pareille mesure que lorsque les circonstances le commandent absolument et tel ne semble pas le cas en ce moment.

Le Crédit Foncier s'est avancé à 670.

La Banque de Paris est très ferme à 1.070.

Le Crédit Lyonnais s'est élevé à 1.100.

Le Comptoir d'Escompte est bien tenu mais sans grandes affaires.

La Société générale est calme aux environs de 607.

Parmi les valeurs industrielles, c'est encore le Rio qui a eu tous les honneurs de ce compartiment; il est en nouvelle hausse que nous le laissons à 1.461.

Le Suez a eu quelques échanges aux environs de 3.483.

Le transit par le canal va être sensiblement supérieur cette année à celui de l'an passé, en raison des événements de Chine.

Les Chemins de fer français sont bien tenus. L'Est à 1.088, l'Orléans à 1.740, sont sensiblement aux mêmes cours.

Par contre, le Lyon bénéficie d'une sensible avance à 1.837; le Nord, de même, gagne quelques points à 2.330.

Le Métropolitain est recherché à 512.

Les mines d'or ne sont ni plus ni moins actives que précédemment, c'est-à-dire qu'elles ne le sont guère en dépit de la fin de chômage anglais. La tendance générale est hésitante.

Aux Mères de famille. — Dans un ménage, il est indispensable d'avoir toujours de l'alcool de menthe de **Ricqlès**. Ce délicieux élixir est souverain contre les maux de cœur, d'estomac et la cholérine. Exigez du **Ricqlès**.

La Mode

Mamans, la rentrée des classes approche et il faut songer à munir vos enfants des objets nécessaires à la pension. Tout en jouissant de ce dernier mois de vacances, pensez à préparer les trousseaux des écoliers. Je vous conseille de choisir ces objets de bonne qualité, car à cet âge heureux où les jeux sont si bruyants, ceux-ci ont vite fait d'user chemises et chaussettes et il vaut mieux mettre de suite le prix à ces vêtements, plutôt que les remplacer souvent, opération qui est d'abord plus coûteuse et devient fastidieuse.

Pour les fillettes, un grand sarreau noir est nécessaire, afin de préserver les robes contre les taches d'encre, au moment des classes. Les garçons ont des manches en lustrine qui évitent aux manches les trous des coudes et le lustrage inévitable sur les tables.

Beaucoup de personnes prévoyantes font porter à leurs enfants des chemises en légère flanelle, pour les jours de classe; un plastron et un faux-col empesté, permettent de donner quand

même au collégien un aspect correct. Les jours de sortie il mettra une chemise empestée.

Les costumes d'uniforme gagnent à être donnés en double. Certains établissements se chargeant de leur confection, mieux vaut se débarrasser de ce soin. Des cravates noires sont obligatoires, et il faut en donner plusieurs afin qu'ils en aient toujours à leur disposition. Avoir soin de marquer tous ces objets du numéro indiqué ainsi que tous les accessoires de toilette, brosses, peignes, brosses à dents et sacs qui les relient.

Pour les petites pensionnaires, un uniforme est généralement adopté dans tous les établissements; il est donc inutile de leur donner des robes qui ne feraient que les encombrer; une seule toilette de sortie est nécessaire, mais il faut qu'elle puisse se porter par tous les temps. Un costume en drap demi-saison me semble le plus pratique.

Voici un modèle qui pourra vous donner des idées; il convient à l'âge de 10 à 16 ans. Robe en drap bleu lavé. Tablier droit devant; volant en forme rapporté à mi-jupe, à partir des côtes, et le galon mohair noir en cache point, terminé au bas du tablier par deux trèfles. Petite jaquette mi-ajustée en trèfle sur les manches et dans le dos, revers genre jaquette, recouverts de revers volants en mousseline blanche plissée bordés de valenciennes. Chemisette en taffetas rouge, ou, ce qui est plus pratique, en flanelle rouge avec cravate noire.

Un chapeau en feutre souple de forme arrondie avec galon de couleur tranchante, complètera ce petit costume simple pouvant se porter en toute circonstance. La simplicité doit être l'élégance des très jeunes filles.

Si on préfère le beige, le marron ou le gris fer, on sera libre de choisir ces nuances, mais il faut s'attacher à prendre une teinte qui ne change pas.

En ce qui concerne les chaussures, il est nécessaire de s'adresser à une bonne maison, car les bottines bien conditionnées ne se déforment



COSTUME EN GRENADINE DE SOIE NOIRE, AVEC MANTELET GARNI DE TULLE.

pas et durent bien plus que les autres. Trois paires sont généralement demandées, dont deux solides pour la semaine et une paire plus habillée. Leur longueur devra être suffisante pour permettre au pied de se développer.

A cet âge où on grandit si facilement, cette précaution est utile. Les talons plats sont recommandés car ils facilitent la marche.

La boîte à ouvrage de la fillette contiendra le fil, les aiguilles, les boutons, les agrafes et tout ce qui est nécessaire pour réparer elle-même les petits détails de sa toilette. C'est à cet âge qu'elle doit acquérir de l'ordre alors que sa mère n'est plus là pour avoir l'œil à tout.

Et puis il importe que les enfants trouvent facilement sous la main, tout ce dont ils ont besoin, d'abord pour ne pas perdre un temps précieux et ensuite pour ne pas distraire leur esprit de leurs études et de pensées plus élevées.

Si nous disions maintenant quelques mots de la mode proprement dite. Comme bien on pense, il ne s'agit pas de nouveautés susceptibles de modifier bien profondément les formes actuelles.

On donne bien de-ci, de-là, comme à toutes les époques transactionnelles, des informations qui laissent supposer que nos couturières et nos modistes vont faire, cette fois un effort sérieux. Mais que restera-t-il de toutes ces promesses quand le moment sera venu de les réaliser? Nous aurons tout le loisir nécessaire pour en parler en temps opportun, je me contenterai donc pour aujourd'hui, de signaler le joli costume dont on trouvera ci-dessus le croquis.

Il est en grenadine de soie noire, avec dessous en foulard corail. Jupe à plis fermés avec cor-

sage forme blouse en foulard assorti. Mantelet dernière nouveauté, en grenadine, avec grand volant de tulle arménien. Grand col et noeud de satin noir, avec tour de taille pareil.

YVONNE.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

La soif.

Les chaleurs développent chez tous une sensation physiologique à laquelle ne peuvent échapper même les plus sobres: la soif. Tout le monde éprouve ou a éprouvé ce besoin tyrannique auquel il est plus difficile de résister qu'à la faim. Il suffirait de consulter ceux qui ont physiquement souffert de la soif, une fois dans leur vie, pour comprendre combien terrible est la privation de boisson.

Plusieurs cependant ont pu supporter volontairement ce tourment. On cite en Corse, Luc-Antoine Viterby, condamné à mort en 1821, qui pour échapper à la guillotine, se laisse mourir volontairement par une abstinence complète. Il mit 25 jours à mourir. C'est une exception. Généralement ceux qui se sont absolument privés de boisson ne passent pas le cinquième jour. Quelques-uns mêmes résistent moins; exemple ce Cent-Suisse de la garde de Louis XVI qui, en 1787, mourut de soif pour être resté 24 heures sans boire.

La chaleur atmosphérique augmente l'énergie de la soif et en accélère les retours périodiques. Beaucoup de personnes alors cèdent à la tentation de chercher à l'apaiser en ingurgitant des quantités énormes de boissons.

L'eau pure et de bonne qualité serait assurément la plus inoffensive de toutes, mais son abus peut produire des indigestions, qu'il n'est pas rare d'observer chez les enfants, et parfois même chez les grandes personnes.

Règle générale, il faudrait boire largement à sa soif pendant les repas, et ne pas boire entre les repas. Néanmoins ce dernier point paraît difficile à observer pendant les chaleurs de l'été. Que faire alors? Éviter de boire de l'eau, ou une autre boisson glacée; mais la réserver pour les repas, où mélangée aux aliments en petites quantités, elle donne à l'estomac une salubre surexcitation.

Il arrive souvent dans les grandes villes, par les chaleurs violentes, que des chevaux tombent, tout à coup, se tordent et meurent. Ce sont des malheureux animaux auxquels on a donné un seau d'eau glacée qu'ils ont bu d'un seul coup.

L'homme est exposé aux mêmes dangers et peut être victime des mêmes accidents. Raison de plus pour tenir compte de ces quelques conseils.

Quant aux boissons pour apaiser la soif, on prescrit généralement les boissons acides, amères ou aromatiques, les limonades de fruits, la bière surtout, et la tisane de café — une tasse dans un litre d'eau.

Il n'est pas toujours nécessaire de boire pour tromper la soif. On l'apaise facilement par les bains, un moyen de faire parvenir au sang de l'eau par d'autres voies que par les voies digestives.

Ainsi, on raconte le fait suivant: Un vaisseau allant de la Jamaïque en Angleterre, souffrit tellement d'une tempête que ceux qui le montaient se virent obligés de se réfugier dans la chaloupe. Bientôt ils furent vivement pressés par la soif. Le capitaine invita, pour l'apaiser, ses compagnons à imiter son exemple, et, sur-le-champ, il se plongea tout habillé dans la mer, ce qu'il répéta souvent. Quelques-uns l'imitèrent, d'autres se moquèrent du procédé, mais devinrent si faibles qu'ils périrent bientôt. Quant au capitaine et à ceux qui, comme lui, se plongèrent plusieurs fois par jour dans la mer, ils conservèrent leur vie dix-neuf jours, au bout desquels un navire passant par ces parages les recueillit.

Tous les individus qui ont habité les pays chauds, notamment les voyageurs et les soldats, connaissent un autre moyen assez bizarre, qui consiste à garder dans la bouche un petit caillou, dont le maintien conserve au gosier une fraîcheur suffisante pour rendre la sensation de la soif très supportable.

Bref, comme conclusion, et afin de maintenir les entrailles dans un état hygiénique, lecteurs, à vos repas, buvez sec et frais; entre vos repas ne buvez que très peu.

La pâte d'amandes

On fait surtout usage de cette pâte pour enlever des mains, lorsqu'on les lave, les dernières traces des matières étrangères. La pâte d'amandes la plus connue et la plus employée est celle que l'on obtient en mêlant à de la poudre d'amandes amères, du miel, de l'huile d'amandes douces ou d'olive et des essences. Elle rend la peau beaucoup plus douce et plus souple. Seulement il ne faut pas en abuser, car on l'accuse de jaunir un peu la peau.

On peut préparer une autre pâte d'amandes de la manière suivante:

Amandes douces pulvérisées...	1.000 gr.
Farine de riz.....	100 —
Iris de Florence.....	100 —
Acajou pulvérisé.....	20 —
Savon en poudre.....	20 —
Essence de roses.....	quant. suf.

Mélangez exactement. Cette pâte très émolliente assouplit et rafraîchit non seulement les mains, mais encore toutes les autres parties du corps qui, pour une raison ou pour une autre, peuvent réclamer l'emploi des adoucissants.

Destruction des mouches

Papier Tue-Mouches, papier très épais trempé dans une décoction de quassi (*Quassia amara*), qui constitue un amer des plus énergiques.

Autre composition. — Faites bouillir 8 parties de quassi dans 500 grammes d'eau, passez et ajoutez 125 parties de mélasse à la liqueur. — Cette préparation se met dans des assiettes et les mouches en sont très friandes. — L'huile de laurier est tout à fait antipathique aux mouches. — En passant une légère couche de cette huile sur les cadres dorés ou autres objets, on éloigne les mouches pour tout l'été.

On empêche les mouches et les taons de piquer les vaches et les chevaux, en frottant la peau de ces animaux avec des feuilles de marolle noir, avec de la morelle, de l'absinthe ou même des feuilles de noyer.

Conservation de l'arôme du café

Le café, quand il sort du brûloir, torréfié, perd environ la moitié de son arôme; alors pour limiter cette déperdition, le fabricant ajoute, sur une quantité de 25 kilos. de café, 750 grammes de mélasse, qui n'est autre chose que du sucre candi; le sucre refroidissant aussitôt le café, arrête spontanément la distillation et concentre l'arôme.

C'est à ce procédé qu'est due la réputation de certaines maisons de commerce qui voudraient faire croire que le seul bon café est leur propriété exclusive.

La torréfaction convenablement obtenue, on peut saupoudrer le café avec du sucre pilé.

On doit préférer acheter le café en grains et apprendre à le torréfier à ce degré qui fait arriver l'huile aromatique à la surface sans la volatiliser; autrement l'arôme est neutralisé.

L'angélique

Les racines et les tiges de l'angélique sont imprégnées d'une essence très suave.

On prépare avec l'angélique une liqueur ou crème d'angélique qui peut être employée comme la liqueur de la Grande-Chartreuse, pour stimuler les estomacs paresseux et combattre la disposition au développement du gaz dans le tube digestif.

Les tiges d'angélique constituent une sucrerie très délicate et qui n'a pas les inconvénients de beaucoup d'autres. La racine d'angélique sert à faire une tisane qui stimule légèrement et pousse à la sueur.

Quelques plats pour la Semaine

En gras. Soupe à l'épave et au lait. Grande omelette à la quinquaise. Terrine de foie gras. Hachis blanc au beurre. Gâteau pour une anglaise.	En maigre. Potage à la saumure. Éperlans à la Nevers. Macarons à l'italienne. Tortilles farcies au maigre. Crème à la vanille.
---	--

Éperlans à la Nevers. — Nettoyez, videz, essuyez vos délicats poissons. Mettez-les dans une assiette où se trouve un peu de beurre fondu et laissez-les ainsi pendant quelques instants. Arrangez-les ensuite sur le gril, où ils devront cuire de quinze à vingt minutes suivant la force du feu. Ils sont à point quand ils sont fermes et bien dorés partout. Vous aurez sauté le poisson chaque fois que vous l'aurez retourné. Chauffez un plat, mettez au fond des tranches de beurre et posez les éperlans sur ces tranches.

Distractions et jeux d'esprit

Enigme

Je possède le don de plaire,
Et je ne suis qu'un imposteur;
Par moi la piquante Glycère;
Trompe plus d'un adorateur.
Je suis chéri de la coquette,
Je ressemble assez à son cœur;
Aussi toujours sur sa toilette
J'occupe la place d'honneur.
Le fat, cet être ridicule,
Qui n'est que fumée et que vent,
Pour paraître plus séduisant,
A recours à moi sans scrupule.
Jeune habitante du hameau,
Près de moi, se fêtit ma couleur mensongère
Tel on voit du soleil l'éclatante lumière,
Eclipser celle du flambeau.

Charade

Mon premier est un dieu de la mythologie,
A ton pied, cher lecteur, tu verras mon dernier.
Mais ne vas pas surtout demander, je t'en prie,
A quelque blonde miss le nom de mon entier.

Solutions de l'avant-dernier numéro

1^{re} Enigme

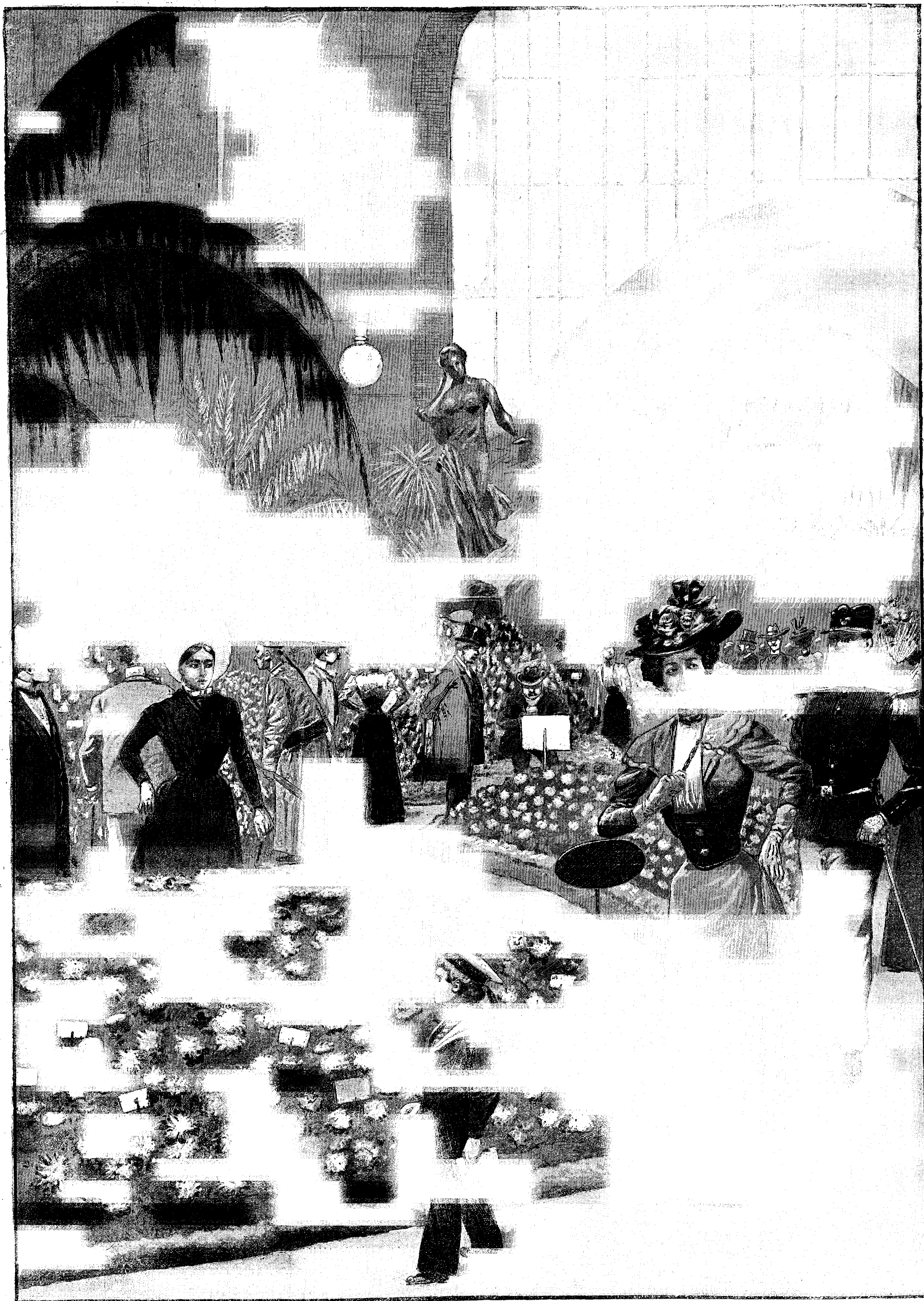
LES DENTS

2^e Logographe

VEAU — EAU

Solutions justes: Saucisson de Pocahontas. — Taprobane. — Tobassinella Richettine. — Etienne Vidal. — Ponerihouen. — A R à Nage. — Un Nemrod à Audenge. — Miss Tigris — Lac Rymal. — L'orphelin de Cloyes. — Corsique. — Poilroux de la rue du Milieu. — L'U sien et La Flute. — Les trois amis du puits du Hasard. — Lagoutte et Giffard. — U. G. Nid.

Le gérant: HOUDIN.



A l'Exposition Universelle

Les fleurs de la saison dans les serres de la Ville de Paris, au Cours-la-Reine.